VV-FENEC

MAGAZINE

PORN
APPLE JELLY
THE ETERNAL YOUTH
DELIVERANCE / KARRAS

IGORRR

0720

EDITO

Pendant le confinement, on a vécu au ralenti, bloqué chez soi pour des raisons sanitaires, on l'a accepté assez facilement étant donné que les infos venant de l'extérieur étaient plutôt inquiétantes... Depuis plus d'un mois, on est en période de «déconfinement» avec une reprise d'activité dans presque tous les secteurs, lave-toi les mains, porte un masque et on évitera de propager le virus. Les infos sont plutôt bonnes, malgré le peu de respect des consignes de sécurité, le Français moyen a repris une vie normale. Mais pour le fan de musique, la vie normale semble encore très loin...

Cet été, ni festival ni gros concert, il faudra attendre l'automne «si ça va toujours» pour revivre l'expérience du live, ces moments de partage où des centaines de personnes qui ne se connaissent pas vibrent sur le même truc dans le même instant, un truc simple mais magique qui fait qu'un concert est toujours unique. Et pourquoi pas plus tôt ? L'amateur de rock ne sait-il pas lui aussi porter un masque et se laver les mains ? On se pose la question... Surtout quand on voit le gouvernement autoriser une «fête de la musique» où celle-ci est régulièrement maltraitée et qui a été l'occasion de tous les excès sans aucun respect des fameux gestes barrière... Alors on permet un rassemblement énorme et non encadré de gens venus pour picoler et s'amuser en entendant des reprises mais pas la réunion de passionnés surveillés qui viendraient pour écouter un artiste ?

Si le virus doit être combattu «quoi qu'il en coûte», pas sûr que les pertes des groupes entrent dans les calculs de l'Élysée... Les cachets des concerts et la vente de merchandising sur le stand assurent une grande part de la trésorerie des combos qui survivent financièrement grâce à ça et peuvent se projeter dans un enregistrement ou une tournée un peu plus lointaine. Depuis mars, pas une seule thune n'est venue grossir la caisse de ces bands qui bouffent du bitume tous les week-ends et même les plus gros ont souvent reporté leur sortie à «plus tard» histoire de faire coïncider leur tournée et la sortie de leur opus. Le manque à gagner est valable pour les salles, les organisations, les associations, les intermittents, les food-trucks qui écument les événements, les médias payants, les attachés de presse... c'est tout notre monde qui est touché et on peut d'ores et déjà penser que le virus va également être mortel de ce côté-là.

Saloperie.

■ Oli

SOMMAIRE

06 IGORRR
16 CASPIAN
17 TOYBLOÏD
20 LANE
22 THE LONG ESCAPE
28 PORN
33 OISEAUX-TEMPÊTE
37 MASERATI
41 THE ETERNAL YOUTH
51 M.O.K.O.
43 THE DENIRO'S
56 COURTNEY MARIE ANDREWS
59 APPLE JELLY
62 ENDING SATELLITES
65 BEN SHARPA & RIP!LICK
67 INTENABLE
68 NAKED SIX
70 LOUIS JUCKER & COILGUNS
72 WORSHIPERS
73 FAKE NAMES
74 NEW FAVOURITE
76 INTERVI OU : KARRAS
80 DANS L'OMBRE : PR
90 IL Y A 10 ANS

Ont participé à la rédaction de ce numéro : Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Julien, Mic, Guillaume Circus
Maquette couverture et mag : Oli
Toutes photos (sauf précisions) : DR
Photo couverture : Svarta Photography

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN AVRIL

C'était inéluctable, le **Hellfest** cuvée 2020 pour sa quinzième édition n'aura finalement pas lieu...

Le rappeur **Post Malone** a proposé un concert de reprises de Nirvana diffusé en direct sur les réseaux sociaux pour lever des fonds en faveur de la lutte contre le Covid-19. Il s'est notamment adjoint les services de Travis Barker de Blink-182 à la batterie. Près de 3 millions de dollars ont été ainsi récoltés.

Fastened Furious a repris de manière parodique «Antisocial» de **Trust**, devenu «Antiviral» pour l'occasion.

«UxÅ : A journey to the heart of the Umeå Hardcore scene», est un documentaire centré sur la scène underground de cette fameuse ville suédoise qui compte parmi ses fiers représentants **Refused**, **Meshuggah**, **Cult of Luna**, **The (International) Noise Conspiracy**...

Noël Gallagher confiné en profite pour trier ses affaires. Le frangin Gallagher a remis la main sur une ancienne demo d'**Oasis**, «Don't stop...», qu'il a partagé sur la toile. La rumeur raconte que cette rareté n'aurait été entendue qu'il y a une quinzaine d'année à Hong Kong lors d'une balance...

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN MAI

En ces temps d'incertitude économique liée au Covid, la Coordination Nationale des Intermittent.e.s et Précaires vient de lancer un appel «**Luttons Pour ne Pas Mourir**», abrégé en un simple #LPPM.

Un mec s'est amusé à créer une chanson d'**AC/DC** à partir d'une intelligence artificielle pour mélanger les paroles de chansons des Australiens. ça donne à la fin un titre qui s'appelle «Great balls» et qui ne ferait pas tache dans la disco du groupe.

Little Richard, un des pionniers du rock, s'est éteint le 9 mai à l'âge de 87 ans. RIP.

MJK reviendra avec son side-project **Puscifer** à l'automne avec un nouvel album. Un premier titre est dispo : «Apocalyptical».

Après la période de confinement, deux initiatives ont vu le jour afin de créer pérennité et liens entre producteurs et consommateurs. L'une d'elle, pilotée par **Pelagic Records** est entièrement consacrée à la musique (en VPC) tandis que la seconde, sous la houlette de **Talitres Records** tend à réunir (en point de retrait) musique, littérature et gastronomie. Afin d'obtenir plus d'informations aux sujets de la «souscription permanente» des premiers et de la «cagette culturelle» des seconds, suivre les liens sur le site.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN JUIN

Les confrères de Metal Injection ont organisé un festival en confinement les 30 et 31 mai : le **Slay At Home**. Au menu des prestations live de Johnny Booth, des reprises de «Elite» de Deftones par des membres de feu-Dillinger Escape Plan, de «Toxicity» de SOAD, des focus sur les oeuvres artistiques de musiciens en marge de leurs activités principales tel que Mario de Gojira...

Un nouveau biopic va être consacré à Lemmy Kilmister (**Motörhead**).

The Ghost Inside se sépare de son bassiste Jim Riley suite à des allégations de propos racistes pour des faits remontant à 5 ans. Le groupe a préféré mettre un terme à leur collaboration.

Selon une récente interview, **Deftones** espérerait une sortie de son prochain album pour l'automne. Outre cette production, le combo de Sacramento envisagerait également la sortie d'Eros (le dernier album écrit à l'époque de Chi Cheng) sous la forme d'un EP. Affaire à suivre de très près !

La première soirée spéciale **Hellfest** From Home qui se tenait le 18 juin a vu passer sur la scène du coin VIP de Hellfest Productions les groupes locaux Stinky, Ultra Vomit et Regarde Les Hommes Tomber. Le replay est déjà en ligne. Une première consolation compte tenu du contexte inédit de cette année. Le documentaire Hellfest : 15 ans de bruit et de fureur est également disponible.

QUI A DIT ?

« J'adore la scène, mais la vraie vie c'est quand même la maison et la famille. »

A. Karras/Deliverance
B. Igorr
C. Porn
D. The Eternal Youth

« J'avais juste hâte que la tournée se termine... »

A. Igorr
B. The Eternal Youth
C. Porn
D. Apple Jelly

« Tous les groupes qui fonctionnent ont plus de succès à l'étranger qu'en France ! »

A. Porn
B. Karras/Deliverance
C. Apple Jelly
D. Igorr

« Le clip est un moyen d'expression formidable, et il est trop souvent pris pour de la communication. »

A. Apple Jelly
B. Igorr
C. Porn
D. The Eternal Youth

IGORRR

SORTI PEU AVANT LE CONFINEMENT, SPIRITUALITY AND DISTORSION A FINALEMENT SUREMENT PU BÉNÉFICIER DE CETTE INHABITUELLE ET DÉLICATE PÉRIODE POUR SE FAIRE APPRÉCIER TANT IL PRÉSENTE TOUTES LES CARACTÉRISTIQUES DE L'ALBUM DIGNE D'INTERÊT AU PLUS HAUT POINT. SON GÉNITEUR, LE GÉNIAL IGORRR, SORTE DE GÉO TROUVETOU MUSICAL, NOUS A LIVRÉ SES PENSÉES SUR SON PETIT DERNIER MAIS PAS SEULEMENT. UNE INTERVIEW GÉNÉREUSE ET PLEINE DE SINCÉRITÉ QUI, NOUS L'ESPÉRONS, VOUS DONNERA DAVANTAGE L'ENVIE D'ALLER JETER VOS ÉCOUTILLES SUR CE DISQUE QUI A DE BONNES CHANCES D'ÊTRE L'UN DES MEILLEURS ALBUMS MÉTAL D'UN ARTISTE FRANÇAIS DE L'ANNÉE.

Salut Gautier, on a découvert ton travail il y a pas mal d'année notamment par le biais de tes copains de Pryapisme qui nous ont parlé de toi, car tu bosses avec certains de leurs membres. Vous cultivez de manière commune cette vision à la fois complexe, désinvolte et drôle de faire de la musique. Première question : qu'est-ce qui te pousse chaque jour à faire de la musique en te levant ?

Et bien, je n'en sais rien du tout ! Je ne sais pas ce qui me pousse à faire tout ça, je sais juste que c'est naturel, même plus que ça, c'est vital. La musique permet d'exprimer plein de choses que les mots, quel que soit le langage utilisé, ne permettent pas d'exprimer. Si je devais essayer de rationaliser un peu, je dirais que je fais cette musique par besoin de faire mon propre idéal musical, faire une musique qui me représente et que je n'ai trouvé nulle part ailleurs, ce qui est tout à fait vrai. Mais je ne sais pas pourquoi j'ai tant besoin de créer cet idéal musical, c'est quelque chose qui est en moi, comme tous les musiciens j'imagine. Je pense que c'est, comme tout à chacun, lié au simple besoin de s'exprimer, de communiquer et d'apporter son point de vue. Il est possible que si dans mon adolescence j'avais entendu un groupe qui faisait une musique qui me représentait totalement et dans laquelle je pouvais m'y trouver entièrement, je n'aurais pas fait de musique, je pense que me serais contenté de l'écouter avec plaisir.

Qu'est-ce qui différencie Gautier Serre d'Igorrr ?

Igorrr, c'est juste le nom que j'ai utilisé pour mes expériences musicales, parce qu'il en fallait bien un. J'avais fait des centaines de morceaux avant de me trouver un nom, et j'ai pris celui de ma gerbille quand elle est morte, pour lui rendre hommage, sans me douter de l'ampleur qu'Igorrr allait prendre par la suite. Du coup Igorrr, c'est un peu mon idéal musical, sans autre limite de celle de ma vision subjective de la musique parfaite. Cette musique représente quelque fois ce que je suis réellement en tant que personne, Gautier Serre, et quelque fois, elle peut représenter aussi ce qui me manque et ce qui me fait du bien, même si je ne suis pas comme ça dans la vie courante, la musique permet d'exprimer de très nombreuses idées. De toute façon, la musique, d'une manière générale, peut être utilisée pour tellement de choses, ça peut autant refléter notre vraie personnalité que de se faire passer pour quelqu'un qu'on n'est pas. De mon côté, en tant que personne, j'exprime la musique que je fais avec Igorrr parce qu'elle reflète parfaitement qui je suis, mais j'y prend beaucoup de plaisir aussi parce qu'elle reflète également des choses qui me dépassent et que j'aime.

Je pense qu'on te l'a déjà demandé plusieurs fois : quel est ton parcours ? Plutôt formation classique ou autodidacte ?

J'ai une très légère formation classique, et je sais jouer de plusieurs instruments comme la guitare, le piano, la batterie, et plus ou moins tout ce qui fait des notes. Mais j'apprends quasiment tout par moi-même, j'ai du mal à faire rentrer des informations qui arrivent de la part de quelqu'un d'autre comme ça, j'ai besoin de faire mes propres expériences, de voir et d'apprendre seul pour pouvoir vraiment assimiler les choses. J'ai commencé à faire mes expériences assez jeune, sur de vieux synthétiseurs, de vieux magnétos à bande de mon père, et un jeu de la PlayStation 1 qui s'appelait « Music », j'ai dû faire des centaines de morceaux avec tout ça. Objectivement, c'était probablement très nul, mais je découvrais tellement de choses qui me fascinaient, que pour moi à cette époque c'était génial. J'ai ensuite monté des groupes avec des amis, des groupes de death-metal, musique électronique ou même des choses plus conventionnelles, ou au contraire très expérimentales. Je me sentais à chaque fois bloqué et bridé par d'autres membres du groupe qui voulait faire telle ou telle chose qui ne me correspondait pas. Je crois que j'ai une telle attente et exigence musicale que c'est devenu assez vite évident, il fallait que développe mon projet personnel, sans le moindre avis de censure ou de « musicalement correct » que j'entendais souvent. J'avais besoin d'être totalement libre et me dégager de certaines règles conventionnelles de musique qui me bridaient et polluaient la musique que je voulais produire. J'ai commencé à faire des albums comme ça, sans aucun budget, juste en passant des milliers d'heures à peaufiner chaque morceau avec le matériel que j'avais. Et petit à petit, des musiciens m'ont rejoint et m'ont accompagné dans

mon délire, faisant aujourd'hui le Igorrr que les gens connaissent avec des performeurs comme Laure Le Prunenec, Laurent Lunoir ou Sylvain Bouvier, ils ont contribué au son d'Igorrr.

Est-ce que la musique a toujours été ton hobby numéro 1 ?
Oui !

Il me semble que tu habites à la campagne, monter à Paris ou une autre grosse ville française ou européenne pour « percer » ou « se faire un carnet d'adresse », c'était inenvisageable ?
En effet, j'habite dans la campagne Provençale. Je n'aime pas la ville, mais j'ai habité à Paris pas mal d'années, j'y ai monté un studio et je travaillais dans un autre à côté, ce qui me permettait de vivre. Je ne sais pas si ça a vraiment aidé à ce que Igorrr devienne plus populaire, mais ça m'a permis entre autres de rencontrer des musiciens géniaux, avec qui j'enregistre toujours d'ailleurs aujourd'hui. Dès que ça a été possible, je suis parti de Paris.

À la fin des années 1990, un très bon pote musicien me disait que l'avenir de la musique passerait automatiquement par le mélange des genres quitte à ce qu'il soit extrême. Igorrr n'existait pas à ce moment-là, et je me demandais si à cette époque-là tu avais déjà en tête de réaliser ce genre de musique ?
Jamais un pote ne m'a dit une telle phrase, tout ce que j'ai entendu quand je développais Igorrr, c'était plutôt le contraire : « la musique est trop décousue », « ça part dans tous les sens » ou « on peut pas se poser »... Dans tous les cas, non, en 1990, j'avais 8 ans, je pense que je jouais déjà de la musique à cette période, de la batterie et du piano en tout cas, mais je ne crois pas que j'avais déjà en tête ce besoin de développer un style de musique si personnel. Je me disais sans doute, instinctivement, que toutes les musiques existaient déjà et que quel que soit la personnalité et la sensibilité qu'on a, on peut trouver la musique qui nous correspond et qui nous représente.

Grâce à quels éléments, selon toi, reconnait-on la touche Igorrr lorsque l'on écoute l'un de tes morceaux ?
Les retours que j'ai le plus, c'est au sujet du clavecin, donc j'imagine que c'est devenu un des éléments reconnaissables de ma musique. Mais ce qui est intéressant, c'est que tout le monde ne repère pas les mêmes détails sur ma musique, certains sont sensibles aux parties métal, d'autres se concentrent davantage sur les détails de la musique électronique, donc les parties breakcore, les cuts et les sons accessoires, et certains y voient principalement une chanteuse baroque. Peut-être que l'ensemble fait le son qu'on reconnait sur mes morceaux, mais le coté clavecin/métal est celui dont on me parle le plus souvent.

Passons maintenant à l'actualité, la sortie de ton dernier album «Spirituality and distorsion». Quels en sont les premiers retours ?
L'album est sorti depuis plus de 2 mois maintenant, et les premiers retours sont incroyables. J'ai ce sentiment bizarre et nouveau que l'album a été « compris », il est malheureusement sorti dans une période vraiment spéciale, les gens ont pu l'écouter dans un contexte de pandémie mondiale, et c'est peut-être aussi ça qui a permis d'avoir l'état d'esprit apocalyptique nécessaire pour pouvoir l'appréhender, je ne sais pas. Dans tous les cas, la grande majorité des retours sont incroyablement positifs. Après, on parle d'Igorrr, hein, donc y'a pas mal de haters et de pseudo journalistes conservateurs qui nous hurle dessus parce qu'ils acceptent mal qu'une musique puisse être différente de leur standard ou de ce qu'ils auraient aimé entendre. Mais ça fait partie du jeu, et comme je disais précédemment, je ne fais pas cette musique pour leur faire plaisir, je fais cette musique parce que, d'après moi, elle est utile et elle a un sens. Si quelqu'un peut se retrouver dans cette musique et qu'elle soit salvatrice, comme je cherchais à le faire quand j'étais ado, j'en suis le plus heureux du monde.

Comment arrive-t-on à se remettre dans le bain de la composition après deux ans de tournée ?
Là pour le coup, après deux ans sur la route, j'avais juste hâte que la tournée se termine pour pouvoir retourner en studio. En enregistrant l'album d'avant, Savage Sinusoid, j'ai

découvert tellement de choses, tellement de nouvelles pistes à explorer et j'ai rencontré tant de nouvelles personnes que le fait de partir en tournée directement après avoir découvert tout ceci était presque frustrant. J'avais même commencé à enregistrer les prémices de «Overweigh poesy» (de Spirituality and distortion) pendant les sessions d'enregistrements de Savage Sinusoid. Et même pendant le Savage Tour, je jouais «Very noise», un morceau de Spirituality and distortion que j'avais déjà composé entre temps dans le tour bus aussi. Quand on avait beaucoup de route, j'écrivais, je composais et peaufinais quelques morceaux avec un papier et un crayon. Une fois rentré de tournée, je me suis immédiatement remis à l'écriture de ce nouvel album, et de manière très intensive. Une fois que l'écriture était globalement finie, je suis entré en studio, et j'y suis resté plus d'un an. Un an à chercher, à peaufiner au maximum les structures, le son, notamment le son de caisse claire, le son de basse, des parties breakcore, etc. J'ai donné au-delà de ce que je pensais pouvoir donner. Là, en ce moment, c'est un peu l'opposé, j'ai qu'une hâte, c'est de partir en tournée et jouer ces morceaux.

J'imagine qu'avec l'épidémie de Covid 19, tu n'as encore pu le défendre sur scène, c'est ce qui doit être le plus frustrant dans cette histoire. Comment comptes-tu te rattraper ? Et qu'as-tu fait pendant le confinement ?
C'est exactement ça, c'est très frustrant. Comme je te disais, on a tous qu'une hâte maintenant, c'est de repartir en tournée et de jouer les morceaux de Spirituality and distortion. En fait, chaque jour qui passe fait monter cette pression et cette envie de rejouer. Je pense que quand les tournées vont repartir, ça va être énorme. Pendant le confinement, j'ai passé mon temps à rénover ma maison et à écrire de nouveaux morceaux très énervés. Ça reste d'ailleurs dans le même ton du marteau-piqueur que j'utilise en ce moment.

Quel lien fais-tu entre spiritualité et distorsion ?
Ce sont deux concepts qui s'articulent merveilleusement bien, un peu comme le Yin et le Yang. Aujourd'hui, nos vies sont pleines de distorsion, notamment avec cette crise pla-

nétaire qu'on traverse en ce moment. Mais entre beaucoup d'autres choses, pour y faire face, on a besoin d'une grande spiritualité, et c'est un peu ce que ce titre veut dire. C'est un peu la maladie et l'antidote réuni dans la même phrase. Igorrr est très souvent basé sur une idée de contraste, en présentant une chose face à son opposé, l'idée première en est accentué. Le bruit ne te paraitra jamais aussi bruyant que si tu le contraste avec son opposé, le silence, et vice et versa, le silence ne te paraitra jamais aussi silencieux que si tu le places juste après quelque chose de très bruyant.
Spirituality and distortion parle de tout ça, un concept aidant l'autre à prendre plus de sens.

Comment as-tu abordé la création de ton nouveau disque ? Par des moyens empiriques incertains, genre «je n'ai pas trop d'idées, on verra au fur et à mesure», ou en partant d'un existant ou d'idées menées par des réflexions et des actions véritablement organisées ?
Comme j'avais commencé à te dire avant, ce n'est pas vraiment moi qui ai abordé la création de ce nouveau disque, c'est plutôt la création qui s'est abordé d'elle-même. J'avais tellement de choses en tête que le processus de création s'est fait naturellement, j'ai plutôt eu à cadrer et filtrer ce qui venait plutôt que l'inverse. En fait, à la fin de la tournée précédente, j'avais non pas la forme finale de l'album en tête, mais quand même déjà une idée du ressenti général que devait avoir l'album, une idée des couleurs. J'avançais sans savoir ou ça allait me mener précisément, un peu dans le brouillard, sans même savoir si ça allait être suffisamment bien au final pour que ce soit sortable, mais j'avançais quand même, parce que je savais que c'était là que j'avais envie d'aller de toutes façons. Les morceaux en eux-mêmes sont très écrits et très organisés, très réfléchis, mais le chemin pour y arriver était plus incertain, comme avec tous les albums d'Igorrr d'ailleurs. Au début de l'enregistrement ou même de la composition d'un album, je n'ai aucune certitude sur quoi que ce soit, j'avance à l'aveugle et c'est quelque fois assez risqué.

Je veux dire par là d'investir autant d'énergie, de temps et d'argent dans une musique qui est à l'opposé des standards de musique populaire, si ça ne fonctionne pas, il ne te reste rien parce que tu as tout donné. Dans tous les cas, j'ai investi 100% de ce que j'avais d'énergie, de temps et d'argent dans Spirituality and distortion et aujourd'hui, je suis très heureux de l'avoir fait. C'est l'album dont je me sens le plus proche jusqu'à maintenant, il me représente et représente ce que je veux partager dans un détail que je pense n'avoir jamais encore atteint. Le fait qu'il ait été très difficile à concevoir et à sortir, lui rajoute aussi une petite saveur particulière, sachant qu'aucun compromis, même le plus insignifiant, n'a été fait. Je suis particulièrement fier et soulagé de le voir aujourd'hui disponible à l'écoute, et qu'il fasse sa propre vie.

C'est un album dense de presque une heure, c'est plus que la moyenne d'un LP, n'as-tu pas eu peur que cette densité le desserve un peu ?
C'est possible que la durée de l'album puisse rebuter certaines personnes qui n'ont pas la même capacité d'encaissement de musique que d'autres. Après, le but de cet album n'était pas de lui donner une durée plus acceptable, là c'était vraiment de proposer un disque complet et riche, profond et débile, lourd et dansant, détaillé et brutal, et le fait de raconter tout ça demande une plage de temps un peu plus longue. Ceci dit, j'ai pas mal réduit «Overweigh poesy», à l'origine il avait une ou deux minutes de plus, et après plusieurs tests, j'ai trouvé une structure qui ne perdait pas en efficacité et qui était plus courte. Je me suis donc dit que ces une ou deux minutes n'étaient pas utiles si on pouvait avoir le même ressenti sans elles, je les donc ai enlevées. Le morceau fait aujourd'hui 5min50, mais je ne me vois pas le réduire davantage. Certains sujets demandent plus de temps pour être abordés que d'autres, et même si je l'avais encore réduit, il aurait été encore plus dense, parce que j'aurais gardé le même nombre d'idées, mais en moins de temps.

Ce nouveau disque a une couleur orientale évidente, quel est ton rapport justement à la musique orientale ? Elle est tellement riche en sous-genres que je voudrais savoir vers laquelle te sens tu le plus proche ? Plutôt traditionnelle du Moyen-Orient ? Plutôt Maghrébine ? Perse ? Quels sont tes références ?
Les références de musique orientales qui m'intéressent dans cet album se comprennent surtout au niveau des couleurs qu'elles apportent. Les instrumentistes traditionnels qui jouent sur mes albums me font souvent la même réflexion, ce n'est pas « musicalement correct » dans leur lecture de la musique. Ce n'est pas comme ce que disent les livres ou les enseignements, d'où une difficulté d'ailleurs pour moi de trouver les bonnes personnes pour pouvoir jouer avec talent de la musique traditionnelle, tout en gardant une ouverture d'esprit pour sortir de certaines règles qui permettent à ce style de se marier avec d'autres. D'ailleurs, il y a eu des refus de la part de musiciens qui ne voulaient pas jouer autre chose que ce pour quoi ils ont été formés. Mes références en musique orientales pour cet album, ça serait plutôt dans le coin de Anouar Brahem, Rabih Abou Khalil, Renaud Garcia Fons ou Anwar Hariri.

Il parait que tu as connu Medhi Haddab, ce virtuose du oud qui joue sur ton album, à travers Hakim Hamadouche, le joueur de mandoluth attitré de feu Rachid Taha. Comment s'est passé cette rencontre et connaissais-tu son travail avant ?
Oui exactement, c'est comme ça que ça s'est passé. Je cherchais un joueur de oud pour jouer l'intro de «Downgrade desert», j'avais contacté Hakim par une amie commune (Agnès, si tu me lis, coucou !) et pas longtemps avant l'enregistrement, je lui ai demandé quel type de oud il pensait amener au studio, et c'est là qu'il me répond qu'il n'a pas de oud mais un mandoluth. Mais au vu des couleurs très rouge/orangé dont j'avais besoin pour ce titre, un mandoluth n'aurait pas fonctionné, il me fallait vraiment un oud. Hakim m'a alors parlé de Medhi, et c'est comme ça que ça s'est fait, on a commencé à parler ensemble, et le

courant est très bien passé. Je lui ai demandé quel type de oud il pourrait ramener au studio, et il m'a parlé d'un très vieux oud traditionnel Syrien qu'il avait, et on a vite pu organiser une session studio avec lui.

Est-ce que cela a-t-il été facile de convaincre tes invités de venir participer à l'album, je pense notamment à George «Corpsegrinder» Fisher, le chanteur de Cannibal Corpse mais également à Timba Harris, qui joue notamment dans Secret Chief 3 ?
Et bien, j'ai été le premier surpris mais oui, George Fisher et Timba Harris sont tous les deux des gens géniaux et les choses se sont faites très facilement. On a demandé à George s'il était partant pour chanter sur un de mes morceaux, et sa réponse a été très positive dès le début, alors que je m'attendais à quelque chose de plus «administratif» avec des contrats à signer, des managers à convaincre, etc. à l'opposé de ça, les choses se sont faites très humainement. Dans le cas de Timba Harris aussi d'ailleurs, on se connait personnellement déjà depuis un moment, donc on a pu organiser quelque chose très facilement.

On va faire un peu dans l'auto-analyse là : avec le recul, est-ce que tu te considères plutôt bon ou mauvais comme «chef d'orchestre» vis-à-vis de tes camarades de jeu ou de tes invités ?
Ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas quelque chose à laquelle je m'étais préparé. Gérer autant de personnalités différentes et de caractères aussi complexes est vraiment un vrai challenge, ça demande réellement une patience à toute épreuve. Les gens les plus talentueux ne sont très souvent pas les plus simples à conduire. Je fais mon maximum, je ne sais pas si je suis bon ou mauvais là-dedans, mais le projet Igorrr est toujours vivant aujourd'hui, donc on a qu'à dire que c'est pas si mal.

Est-ce que ta signature chez Metal Blade et le succès de Savage Sinusoid il y a deux ans ont eu un impact sur ta façon de composer d'une part, et d'autre part, sur les moyens pour te faire connaitre davantage ? Je te demande ça notamment parce que tes deux derniers clips, dans des styles complètement différents, sont de très haute qualité et demandent un travail important avec le budget qui va avec.
Le succès de Savage Sinusoid n'a pas changé ma manière d'écrire de la musique, j'ai toujours la même envie et c'est toujours la même essence qui me fait avancer. Dans les faits, je procède exactement de la même manière qu'avec des albums comme Nostril ou Hallelujah que j'ai sorti y'a dix ans. L'artistique n'a pas changé, elle suit mes envies et mes fantasmes musicaux le plus honnêtement et rigoureusement possible. La différence est qu'aujourd'hui, je peux avoir accès à du très bon matériel audio et je suis entouré de musiciens très talentueux, en disant ça je pense à Laure Le Prunenec, Erlend Caspersen, Nils Cheville, Antony Miranda, Sylvain Bouvier, Benjamin Violet, etc. qui savent interpréter avec génie les couleurs que je leur demande et que je leur écris. Concernant les clips de «Very noise» et «Downgrade desert», en effet ils sont très beaux, et ça peut paraitre comme quelque chose venant d'une grosse production, mais en tout honnêteté, derrière tout ça, il a surtout beaucoup de passion et beaucoup de gens qui se dévouent pour l'art, il n'y a en réalité pas tant d'argent que ça, surtout de l'amour pour la musique et l'image.

Tu es parti au Maroc spécialement pour le clip de «Downgrade desert» ? Comment s'est passé le tournage ?
Le tournage était incroyable, mais ça a été très dur : du moment où je suis parti de chez moi pour aller à l'aéroport où on a été pris dans une tempête et une vraie pluie torrentielle ou on devait rouler dans 50cm d'eau sur l'autoroute, jusqu'au retour, complètement épuisé après quasi une semaine de tournage super intense, du matin au soir non-stop. Les paysages du coté de Ouarzazate sont à couper le souffle, c'est un désert de pierre magnifique. Quand on est arrivé sur les lieux du tournage, le soleil n'était pas encore levé, il faisait très froid, c'était au mois de décembre, et dès que le soleil se levait, il faisait très chaud, surtout dans mon costume super épais. Pour la petite histoire, le costume que je porte dans le clip est celui des soldats dans le film «Dune» de David Lynch. C'est une expérience assez folle

de vivre un tournage comme celui-là, et on avait peu de temps sur place, donc on a dû foncer sans vraiment profiter de l'endroit.

Tu as pas mal parcouru certaines parties du globe il y a deux ans pendant la tournée précédente. Y-a-t-il un pays étranger plus qu'un autre dans lequel ta musique est mieux reçue, mieux appréciée ?
Oui il y a des endroits sur la planète ou j'ai senti ma musique mieux appréciée, j'ai en tête le Canada, le sud-ouest des États Unis, le Mexique, la France et la Scandinavie.

Franchement, on n'imaginait pas que tu avais des fans au Mexique ou en Israël. Est-ce qu'une tournée internationale est prévue pour 2021 ? D'autres continent ou pays que ceux déjà visité la dernière fois ?
Quand on est arrivé au Mexique pour la première fois, on se savait pas du tout à quoi s'attendre, et surtout pas qu'un des policiers mexicains de l'aéroport de Mexico soit fan d'Igorrr, et qu'en plus, il y avait déjà beaucoup de gens et des radios qui nous attendaient à l'aéroport, au restaurant et à notre hôtel. Au début, on ne comprenait pas, ça paraissait vraiment disproportionné, mais c'était vraiment ça, ils étaient là pour nous voir. Et pour répondre à ta question, oui, de grandes tournées sont prévues pour 2021 et 2022.

Dernière question : J'ai vu que tu avais bossé en 2017 sur la BO de «Jeannette l'enfance de Jeanne d'Arc» de Bruno Dumont. Comment s'est passé cette expérience ? Qu'en as-tu tiré ? C'est le seul film sur lequel tu as bossé ? Et est-ce qu'il t'arrive de te mettre au service d'une autre forme d'art ?
L'expérience pour ce film était assez folle et très atypique, très hors normes. Seul un réalisateur aussi incroyable que Bruno Dumont pouvait mettre en place ce genre d'ovni. À la base, je suis un grand fan de Bruno Dumont, j'ai donc accepté avec un immense plaisir. Pour le coup, ici c'était une commande, et ma liberté créatrice était contrôlée et dirigée. J'avais pas mal de contraintes, pour ne pas dire beaucoup, dans le sens où il fallait que les musiques soient chantables par des petites filles, non professionnelles, avec une tessiture limitée. Il fallait que ça me plaise, que ça plaise à Bruno, et que ce soit possible de chanter tout en dansant, parce que oui, le film est une sorte de comédie musicale super barrée. Ça a donc été un véritable challenge, une balance d'énergies très complexe à articuler, on s'est bien amusé à faire cette musique au final, et je pense que c'est une pièce vraiment inédite du cinéma Français.

Merci Gautier et bonne continuation !
Avec plaisir !

Merci à Gauthier et à Elodie Sawicz (Agence Singularités)

■ Ted
Photos : Svarta Photography

IGORRR

SPIRITUALITY AND DISTORTION

(Metal Blade Records)

Après le succès de Savage sinusoid il y a trois ans, marquant les débuts de sa collaboration avec le prestigieux label américain Metal Blade (dont sont issus également Cult Of Luna, Cannibal Corpse ou encore Mercyful Fate), puis une longue tournée lui ayant permis de visiter du pays et de découvrir sa horde de fans mexicains (voir notre interview dans ce numéro), Igorrr est revenu dans l'actu avec la parution en mars de son nouvel album : Spirituality and distortion. «Downgrade desert», morceau inaugural et emblématique de ce dernier, a été la clé de voûte du travail opéré sur cette œuvre qui présente la particularité d'intégrer par moments des couleurs orientales («Camel dancefloor», «Overweight poesy»). Mais ce n'est pas pour autant ce qui prédomine sur ce disque qui reste quand même à l'image de ce que son géniteur a pu faire excellemment bien dans le passé, à savoir un savant mélange explosif de métal (souvent du death/black), de musique électronique (majoritairement du breakcore avec des bidouillages désarçonnants) et de musique classique (baroque).

Bien que Spirituality and distortion, riche et dense au possible (quasiment une heure au total), ne nous ait pas réellement surpris dans ses intentions artistiques, il nous apparaît cependant, à tort ou à raison, comme l'album d'Igorrr le plus facile d'accès. Plus fluide, plus évident, moins barré (tout est relatif), et peut-être même plus sérieux et davantage travaillé que son prédécesseur, ce nouvel album bénéficie aussi et surtout d'une production époustouflante et d'une équipe de musiciens absolument brillants en tout point. Parmi les habituels du clan Igorrr, citons pêle-mêle Laure Le Prunenec et Laurent Lunoir à la voix, Antony, Benjamin et Nils de Pryapisme, le guitariste Martyn Clément (Cobra, Hardcore Anal Hydrogen), le bassiste Erlen Caspersen (Blood Red Throne) et le batteur Sylvain Bouvier (Trepalium), se trouvent quelques invités (très) spéciaux comme le bassiste Mike Leon (ex-Static Thought) sur «Paranoïd bulldozer italiano», Georges «Corpsegrinder» Fisher (Cannibal Corpse aux growls sur «Parpaings»), le génie du oud Medhi Haddab (Ekova, Speed Caravan), Timba Harris (Secret Chiefs 3, Master Musicians of Bukkake) aux cordes, et le pianiste Matt Lebofsky (Secret Chiefs 3, miRthkon, MoeTar).

Du beau monde dans cette sauterie sonore paroxysmique qui ne connaît pas de limite et où chaque plage révèle son propre univers : le labyrinthique «Very noise» affiche un côté relativement drôle, tout comme «Musette maximum» dont le nom suffit à lui-même pour envisager de ne pas vous le décrire ici, «Nervous waltz» pourrait être la description parfaite d'une soirée versaillaise qui tourne mal, «Camel dancefloor» s'apparente à une grosse teuf-tech à Ouarzazate quand «Kung-Fu chèvre» nous fait voyager chez les tziganes.

En résumé, un très bon cru Igorrr soigneusement emballé dans un très beau digipak habillé de sombres et magnifiques illustrations de Førtifem. À se procurer d'urgence pour celles et ceux qui sont en manque de sensations fortes.

■ Ted

CASPIAN

ON CIRCLES

(Triple Crown Records)

Depuis une vingtaine d'années, on se demande quand le post-rock finira par nous lasser... A chaque nouvel opus d'un des ténors du genre, on se dit que c'est peut-être celui qui marquera la fin d'une époque voire d'un genre... Fin immédiate du faux suspense, ce ne sera pas avec le On circles de Caspian qui, comme d'habitude, offre un petit bijou.

Et peut-être même leur meilleur album ? Chacun ses goûts mais quelle claque que celui-ci. Dans la veine du Mr Beast de Mogwai, les Américains ouvrent plusieurs portes, que ce soit avec des distorsions plus lourdes («Collapser» que j'adore), un peu de chant (Kyle Durfey, époumoneur chez Pianos Become the Teeth n'apporte que sa voix douce sur «Nostalgist», «Circles on circles») ou des sonorités plus exotiques («Ishmael») et à chaque fois, on est touché. A la lenteur de certains propos, ils sont capables d'ajouter du poids et du groove («Wildblood») comme au contraire de laisser respirer le titre et l'aérer au maximum avant d'irrémédiablement saturer les espaces créés avec des distorsions brumeuses et hypnotiques («Flowers of light», «Onsra»). Tous les talents requis pour réussir un grand album de post rock sont mis à contribution, Caspian ne commet aucune faute, quelque-soit l'orientation prise, ça fonctionne. A l'aise dans tous les compartiments du jeu (même s'ils sont plus portés sur la défense que sur l'offensive), les gaillards offrent un récital aux fans du genre qui selon leurs sensibilités s'extasieront à des degrés différents sur les morceaux («Wildblood» et «Collapser» pour moi mais je crois que je l'ai déjà dit) sans pouvoir dénigrer leur plaisir sur les autres.

Rien n'entrave donc la marche en avant de Caspian, pas même le changement de batteur (Justin Forrest a remplacé Joe Vickers, un des membres fondateurs du combo) qui renforce sa place au Panthéon. Il y a des albums qu'il faut avoir dans sa discothèque pour s'autoriser à pérorer sur certains sujets, en 2020, si tu te lances dans un débat sur le post-rock et que tu n'as pas écouté On circles, tu as perdu d'avance.

■ Oli

TOYBLOÏD

MODERN LOVE

(Sony Music)

Alors en ce début d'année 2020, à l'époque où on ne parlait pas que confinement et gestes barrières, il y avait Adèle Haenel qui plantait la cérémonie débile/sénile des César 2020, il y avait eu les reines du hashtag qui parlaient de jeter du cochon ou de #metoo pour agiter la revolution. com. Il y a avait les Femen qui continuent de s'opposer telle «La Liberté guidant le peuple», il y avait la plus rock'n'roll des écrivaines Virginie Despentes qui lâchait une tribune dans Libé, il y avait Sarah Abitbol qui faisait exploser la pseudo vitrine proprette du sport. Il y avait et il y a toujours toutes ces femmes qui s'expriment de toutes les manières et c'est tant mieux, ça nous change des Michel Sardou.

Et il y a aussi Toybloïd qui sort son deuxième album, emmené par Lou au chant et à la guitare, Madeleine à la basse et Greg qui les a rejointes pour officier à la batterie. Ils utilisent un autre moyen d'expression, le rock un peu punk, un peu grunge et pas trop pop. Alors quand Lou prend le micro, ce n'est pas forcément pour rajouter une voix à la cause féministe mais plus pour parler d'amour, de soi, du quotidien. Mais avec la hargne employée, comme sur le titre introductif «Violence», «Ants» ou «Beauty&thebeast», qui nous rappelle le son des L7 ou Hole, on imagine bien que Toybloïd ne te raconte pas sa dernière soirée pyjama ou son dernier tuto make up. Même sur les titres un (tout petit) peu plus posés, comme «Sunrise», le tempo reste rapide, le refrain accrocheur et la guitare simple et efficace. Chacun des 13 titres relance la machine, sans avoir à forcer car le trio sait balancer la mélodie qui claque. Pas besoin de faire des descentes de manche ou d'octave pour mettre le feu dans les oreilles. D'ailleurs, si Toybloïd a déjà fait la première partie d'Ultra Vomit et The Sonics, en 2020, c'est que le trio est à ranger dans la catégorie des groupes qui savent mettre le feu autant dans tes enceintes que dans la fosse. A toi de choisir comment les découvrir.

■ Eric
Photo : Eva Quillec

FINGER LICK

ONE WAY RIDE
(Autoproduction)

On trouve du groove, on met de la disto et c'est parti. Voilà à peu près ce qu'ont dû se dire les membres de Finger Lick au moment de monter le groupe (en 2013), pas question de trop se prendre la tête, il ne s'agit pas de changer la face du rock mais bien d'en faire. Alors, on branche les jacks et on lâche des riffs, si ça fonctionne, alors on garde le tout, on bidouillera 2-3 trucs (une intro qui pulse, un petit sample...) ensuite histoire que ça ressemble à un morceau et pas à un autre et on emballe le tout sous la forme d'un EP. Après celui de 2016, voilà celui de 2020 : One way ride pour 6 plages qui vont donc toutes dans la même direction, un retour vers le passé (entre seventies pour le rock carré et nineties pour le côté grungy) qui ne s'embarrasse pas des genres (allez, on peut lâcher un petit «stoner» mais ce n'est pas franchement sudiste) et trace donc sa route. C'est d'ailleurs ce qui fait tout l'intérêt de la galette des Bruxellois, ils font leur truc et ça marche. Alors peut-être que j'aurai oublié leur nom dans quelques mois mais pour l'heure, je passe un bon moment à les écouter.

■ Oli

VERSARI

SOUS LA PEAU
(Martingale Music)

À en croire sa biographie, que j'ai pu déniché sur les réseaux sociaux, Versari est un trio venu d'Angers, de Rennes et de Paris. Sous la peau, si j'ai bien compté, est le troisième album du groupe comptant dans ses rang d'anciens membres des Hurleurs ou de Sloy, et le moins que l'on puisse dire, c'est que la première écoute de ce disque s'est révélée une sacrée aventure sonore. Croisement d'un Miossec sous acide et d'un Bashung inspiré, Versari exécute sans contrainte et comme si sa vie en dépendait un mélange de post punk brut, mélancolique, débridé et de pop très personnelle. Trente minutes d'expériences sensitives, aux antipodes d'un rock ancré dans son moule ou de chansons lueurs d'espoir. À déconseiller comme musique de fond d'un apéro entre potes ou comme bande-son d'une journée sans. La deuxième écoute de Sous la peau, plus attentive (et notamment au niveau des paroles chantées en français), avait ce goût enivrant et paradoxal de dureté des textes et de sons atmosphériques, couplés à une guitare sans retenue, un basse batterie décomplexé et parfois même des cuivres hypnotiques. «Venin» donne envie de percer la carapace de ce trio à la musique froide et parfois synthétique. Ce genre musical restera un mystère pour moi, mais je ne suis pas insensible aux sonorités noise rappelant les belles heures de Sloy (tiens tiens), de Virago et de Dickybird pour ne citer qu'eux. Âmes sensibles s'abstenir.

■ Gui de Champi

MERCURY HILL

RADIO NINE

(Vouhvoue Records)

La scène consanguine bisontine a encore frappé et acouché d'un tout nouveau groupe. Rien de péjoratif dans mes propos, bien au contraire, déjà ce n'est pas propre à Besançon et c'est même plutôt signe d'une certaine vitalité. Il vaut mieux une ville avec plein de groupes et des membres en commun, qu'une ville sans. On va donc causer ici de Mercury Hill, qui après un premier concert de chauffe aux Passagers du Zinc début 2019, s'est retrouvé à ouvrir pour Hot Snakes, puis The Get-Up Kids peu après. Rien que ça. Faut dire que le quintet n'est pas constitué de jouvenceaux nés de la dernière pluie. On y retrouve deux gars qui jouent dans Jack & The Bearded Fishermen (noise rock), deux Red Gloves (indie punk rock), un The Irradiates (surf rock), un Go Spleen (indie rock), un Contractions (punk rock) et encore je ne connais pas le pedigree des cinq. Je vous avais prévenus qu'on restait en famille. C'est à l'occasion d'un concert parisien au Supersonic fin février (avec Maladroit, Lame Shot et Young Harts), que j'ai récupéré leur CD EP digipack. Ah les concerts... la belle époque !

Quatre titres donc, pour environ 17 minutes d'un indie rock classieux, relativement classique, bien homogène et complètement cohérent, le tout enregistré à l'incontournable Cube Studio local. Bon, «classique», au delà de la traditionnelle formation deux guitares, basse, batterie, qu'on est en droit d'attendre de ce type de groupe, ils ont en outre la particularité d'avoir en plus un clavier, même si je trouve que ce dernier reste assez discret. Un gros travail a en revanche été fait sur les jeux de guitares, leurs effets, comme sur le long premier morceau «White hole», maintenant une certaine intensité ou alors sur le tube «Radio nine» et son final aux accents Torchesque, «Golden arms» et «Earthshaker» n'étant pas exempts de qualité non plus, loin s'en faut. Les autres titres joués ce soir-là semblaient du même acabit donc je vais surveiller ça de près et ne manquerai pas de vous tenir au courant de la suite de leurs aventures.

■ Guillaume Circus

LANE

PICTURES OF A CENTURY

(Vicious Circle)

J'ai un gros problème avec les disques que j'aime beaucoup des groupes que j'aime beaucoup. Outre le fait que mon épouse en ait parfois ras le bol de les entendre (car j'écoute beaucoup les disques que j'aime beaucoup), le problème intervient quand le groupe, auteur du disque que j'aime beaucoup, sort un nouvel album. Car j'ai toujours peur de ne pas l'aimer autant que celui que j'aime beaucoup. Tu me suis ? J'ai vécu l'expérience avec le premier album de Not Scientists qui donnait suite au premier excellent EP du groupe. Du coup, je retarde un peu l'échéance de l'écoute. Et c'est débile, car les groupes que j'aime beaucoup sortent toujours, après un disque que j'aime beaucoup, un nouveau disque que j'aime aussi beaucoup. Voire plus !

Tout ça pour dire que Pictures of a century le deuxième album de LANE, je l'aime beaucoup. Et encore plus à chaque écoute. Ce qui ne va pas arranger les affaires de ma femme. Le successeur de A shiny day (sorti il y a à peine un an) est brut, radical, rageur, prenant, nerveux, incandescent et loin d'être condescendant. Délicat et émouvant aussi (et surtout). Une pièce déjà majeure dans la courte carrière d'un groupe qu'on osait à peine espérer, il y a deux ans, voir s'engager dans la longévité. L'équipe est toujours la même (pourquoi changer une équipe qui gagne ?), seul le label change (passe de Nineteen Something à Vicious Circle, bref, d'un label passionné et passionnant à un label passionnant et passionné).

Mis en boîte en dix jours seulement chez Michel Toledo (Lysistrata), Pictures of a century surpasse son prédécesseur qui avait pourtant mis la barre très haut. Car on croyait déjà tout savoir sur LANE en l'espace d'un EP et d'un album. Que nenni, les gars ! Le premier brûlot de cet album, en un peu de moins de quatre minutes, remet immédiatement les compteurs à zéro. «Descovery none», c'est son nom, à l'intro noise et abrasive et rebondissant sur un couplet atmosphérique et un refrain déjà inoubliable, n'est pas excellent. Il est indispensable. Le groupe enfonce le clou avec un «Voices» aux mélodies imparables, et «So many loves», qui me file la chair de poule (et la larme à l'œil) à chaque écoute, est aussi lumineux que déflagrateur. Le mur du son est à son apogée avec «Homicide», le punk «Black gloves» énervé à souhait et le survitaminé «Lollipop and candy cane «. Mais LANE est encore plus irrésistible quand il ralenti le tempo pour des ambiances feutrées et noisy («Electric thrills», «Life is a sentence», «It's only love») et quand il triture les sons au beau milieu de sensations pop noise (ouah, «Family life», ouhouh «Last generation», ohhhh «Pictures of a century»). Treize titres d'une insolente efficacité, treize titres déjà indispensables dans une alchimie redoutable : les guitares mélodiques et puissantes croisent le fer avec un basse/batterie solide et des voix. inimitables (ceux qui savent savent).

Je suis condamné à (ab)user (de) ce disque. Un disque, je me répète, d'une qualité indéniable. Comme pour A shiny day, Pictures of a century va hanter ma chaîne hi-fi un bon moment. LANE, groupe intergénérationnel, est une des plus belles choses qui soient arrivées au rock made in France. Et je suis fier de pouvoir t'en parler. Merci Messieurs. Oui, merci beaucoup pour ce que vous (nous) faites.

■ Gui de Champi

PIGS PIGS PIGS PIGS PIGS PIGS PIGS

VISCERALS

(Rocket Recordings)

Si tu tombes sur cette chronique, c'est que tu n'es sûrement pas là par hasard et qu'il y ait même de fortes chances que tu possèdes une petite collection de disques de noise-rock, de sludge et de stoner-rock chez toi. Pas vrai ? Je parierais même un repas chez ma grand-mère que des albums des Melvins, de Black Sabbath, de Torche ou de Part Chimp squattent tes étagères. Banco ? Alors, fait de la place dessus car je viens de découvrir une galette qui sent bon la graisse et la rouille : celle de Viscerals de (retiens ton souffle) Pigs Pigs Pigs Pigs Pigs Pigs Pigs, c'est bon, 7, le compte est bon. Des Anglais, tiens ! De Newcastle, ville bien connue pour être celle de... Sting ! Parait-il que cette bande de joyeux lurons a réussi le pari de cartonner outre-Manche. Pas étonnant lorsque l'on compose des titres accrocheurs en se calquant sur des recettes qui ont fait le succès de certains groupes par le passé, même un passé relativement proche (coucou Mastodon, Baroness ou Old Man Gloom), en y ajoutant quelques petits traits de caractère personnel (interlude de talk-over sur une ambiance démoniaque) ou des petites touches d'excentricité (comme avoir un frontman pied nus rempli d'humour). N'empêche que cette musique séduit quasiment instinctivement, c'est super communicatif, et il y en a pour tous les goûts, de la lourdeur salvatrice de «Rubbernecker» au hard-groove 70's de «Hell's teeth» en passant par l'incontournable Sabbathienne «Crazy in blood», ce Viscerals risque de faire sept fois des étincelles sur les planches avec cette bande de cochons.

■ Ted

THE LONG ESCAPE

THE LONG ESCAPE

(Autoproduction)

Un album qui propose de quitter la Terre pour explorer l'univers afin que l'humanité apprenne à mieux se connaître et peut-être trouver un remède à ses maux. Non, The Long Escape, les Simpson et Bill Gates n'avaient pas prévu le Coronavirus, il se trouve que le hasard est parfois inexplicable. En outre, ce genre de thème est assez récurrent chez les amateurs de rock progressif et alternatif, la lecture qu'on fait de l'échappée proposée par Kimo est fatalement biaisée par l'actualité. Il faut être moins terre à terre et donc prendre cet opus comme il est, une forme d'aboutissement pour ce projet qui aborde enfin frontalement le sujet qui l'anime depuis ses débuts.

Un voyage spatial (si on suit les indices sur l'artwork) pour prendre de la distance avec le mal et s'interroger sur la nature humaine, car derrière un aspect froid et futuriste, The long escape est plutôt chaleureux et organique. Les sentiments humains sont exposés, de la rage à la mélancolie, tout y passe et suit la musique qui joue avec les tonalités, la saturation, la gravité pour nous emmener à la poursuite de notre âme. C'est parfois technique, pointu et rêche, c'est plus souvent délicat, éthéré et subtil. Le chef d'orchestre arrive donc à faire passer ses idées aussi bien avec plusieurs guitares, des rythmes, des claviers et des chants variés qu'en jouant sur la simplicité et le dénuement, le vide intersidéral apportant autant de réponses que les champs d'astéroïdes, personnellement, je préfère même les passages plus doux et «rock» que ceux plus métallisés (et convenus).

Enfermé chez soi, quelle meilleure longue escapade qu'un voyage dans l'inconnu ? La promesse faite par The Long Escape est tenue, on met le casque, on ferme les yeux et on décolle. On peut se faire chahuter, reconnaître quelques constellations, trouver le voyage un peu rapide mais au final, lors du retour sur Terre, on n'est pas déçu et si on n'a pas forcément toutes les réponses aux questions de départ, on a au moins passé un bon moment loin des tracas quotidiens.

■ Oli

LE RENDEZ-VOUS DES INDÉS ET DE L'AUTOPRODUCTION

JIMI

VENDREDI 9 & SAMEDI 10 OCTOBRE 2020

LA RUMEUR

REGARDE LES HOMMES TOMBER

USÉ JIM MURPLE MEMORIAL

KACEM WAPALEK HYPNO5E

PLEASURE PRINCIPLE MELAN

THE GREAT OLD ONES

WILD CLASSICAL MUSIC ENSEMBLE

THE READY-MADES

+10 ARTISTES EN SHOWCASES

LE HANGAR → 10€ ← THÉÂTRE ANTOINE VITEZ

IVRY-SUR-SEINE (94) / M° MAIRIE D'IVRY

INFOS : JIMIFESTIVALDEMARNE.ORG / 01 45 15 07 07

BIEST

STIRB ODER FRISS

(Metalville)

Bon, les gars, je vais être clair. Je n'ai absolument rien contre la langue allemande. J'ai essayé de l'apprendre, mais clairement, c'était pas mon truc. Je n'ai également aucun grief contre les pochettes dégueulasses avec des loups, un tigre, un drapeau et des crânes. Même si je pense que c'est une faute de goût, mais généralement, ça me fait rire. Et bien entendu, je n'ai rien à reprocher à ces groupes metal rock à la production qui déboîte avec des refrains astucieux qui, à l'image d'une sirène, envoûtent en moins de deux. Une fois que tu as pris ces différents facteurs en considération, tu vas vite comprendre que si Stirb oder friss, premier album des teutons de Biest, fait l'objet d'une chronique plus que positive, c'est que le contenu est vraiment bon.

Il faut dire que le groupe de Hambourg, formé en 2015, frappe fort avec ce LP sorti chez Metalville et n'a rien à envier aux grosses productions anglo-saxonnes. Une fois évacuée la «surprise» du chant en allemand, j'ai passé quarante-cinq minutes plaisantes à l'écoute de ce disque qui, à défaut de révolutionner le style rock metal, respecte en tout point le cahier des charges qui s'impose à ce genre de formations : un gros son, des refrains bétons, des mélodies soignées et des envolées de guitare en bonne et due forme. Sans oublier ses (in)dispensables ballades pour emballer le samedi en boite de nuit. Et oui, cahier des charges oblige ! La première partie de ce disque regorge de morceaux en béton armé, tandis que le second temps de ce disque est plus axé sur des titres moins costauds mais tout aussi plaisants. J'ai bien entendu une préférence pour les chansons puissantes et mélodiques, et c'est donc du coté de «Ehrlich und verlogen», «Kamikaze» (ça va danser dans les chaumières) ou du brûlant et calibré pour les radios «Abrakadabra», que Biest révèle pour moi ses meilleurs atouts. Stirb oder friss est un disque (qui) passe (bien) partout, ce genre de groupe que tu as l'impression de connaître par cœur dès les premières mesures mais qui arrive encore à te faire grande impression par la qualité de ses compositions et de sa production. Deutschand über alles !

■ Gui de Champi

JAZ COLEMAN

MAGNA INVOCATIO

(Spinefarm Records)

Le leader des cultes Killing Joke a enfin accouché de son projet fou, laisser parler ses envies de diriger un orchestre symphonique ! Jaz Coleman n'est donc pas seul sur ce double album car il a une armée de musiciens devant lui et pas n'importe lesquels car il s'agit de l'orchestre philarmonique de Saint-Petersbourg, ils suivent à la baguette son gigantesque travail pour transformer des morceaux froids et binaires en œuvres presque classiques. Pas à court de mégalomanie, le lascar a sous-titré Magna invocatio : «A gnostic mass for choir and orchestra inspired by the sublime music of Killing Joke». On peut ergoter sur le sublime car au départ tout n'est pas exceptionnel chez son groupe, par contre, oui, c'est une masse (double album) et oui, c'est juste «inspiré» car on a parfois du mal à retrouver quels sont les titres initiaux sans jeter un œil à la tracklist.

Sinon, ça vaut quoi ? Bonne question... Je suis incapable de critiquer de la musique «classique» quant à la technique et aux structures alors je me suis contenté des impressions et l'écoute des deux plaques est assez agréable, on est plongé dans un univers très cinématographique avec de belles envolées et des sons très chaleureux (raaaah, les violons). La binarité quasi industrielle de Killing Joke disparaît totalement, laissant place à de multiples instruments et de larges mouvements qui s'épanouissent dans un monde onirique et ouaté. Si tu écoutes cet OVNI en pensant connaître l'esprit de Jaz Coleman et y trouver une bonne dose de rock orchestral, tu pourrais être déçu, si par contre tu veux vivre une expérience sensorielle hors du commun, fonce.

■ Oli

ALEXANDRIE

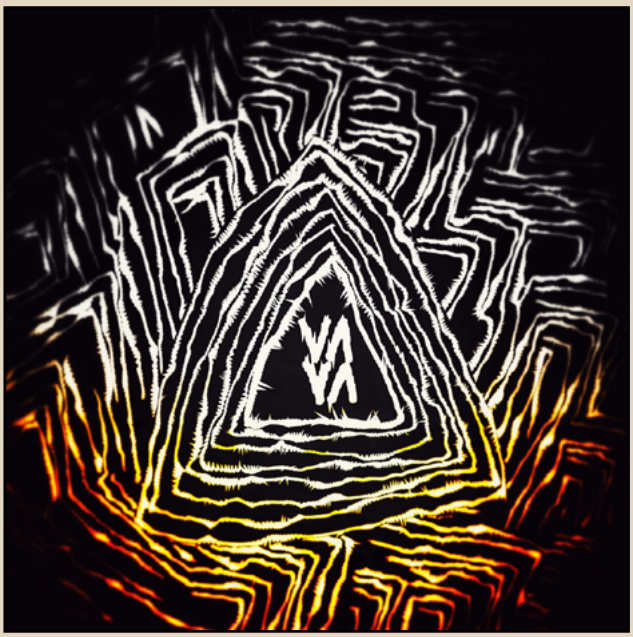
LOIN

(Upton Park)

On comprend parfaitement ces musiciens qui au fil des années, après avoir enchaîné les formations musicales et les projets divers en intermittence, se retrouvent à vouloir consacrer de leur temps pour réaliser leur propre disque. Antoine Passard, batteur franc-comtois passé par des groupes locaux tels que Clara Yucatan (avec sa sœur Claire, désormais chez Komorebi), Yulès, Bigger ou encore avec les Suisses Les Fils du Facteur, vient de franchir le cap avec Alexandrie. Le résultat de cinq années à composer, défricher, explorer le champ des possibilités infinies de son ordinateur et de ses synthétiseurs, a donné un EP de cinq titres intitulé Loin.

Dès que le clip de «L'eau», fait de différents plans saccadés où le protagoniste déambule dans les rues de Montréal et au Québec s'est répandu sur la toile (forcément, cela m'interpelle ayant habité le coin par le passé), on s'est dit tout de go qu'il fallait qu'on t'en parle. Car ce titre très punchy et catchy est vraiment à part dans cet EP mais reste pour nous un petit tour de force électro-pop actuel inévitable pour tout fan du genre. Cette émotion positive et instantanée nous a donné l'envie d'aller plus loin et de constater après coup qu'Alexandrie a majoritairement misé sur des chansons qui ont tendance à apaiser l'âme plutôt qu'à les galvaniser. Bande-son parfaite pour le Voyage avec un grand V (même intérieur), Loin dévoile des plages chantées dans la langue de Molière, sans être apparenté à de la chanson française justement, une sorte de Tame Impala (version Currents) de chez nous pour faire une déviante comparaison, et autant influencée par Etienne Daho ou Flavien Berger que par Timber Timbre ou Men I Trust. En résumé, si la mélancolie, le romantisme, les sons vintage, le chant en français, les ondes lumineuses et éthérées sont ton dada et si, de surcroît, tu as un petit faible pour les pochettes kitschouilles à la Rise de Jessica93, ce Loin est fait pour toi.

■ Ted
Photo : JC Polien



VAIN VALKYRIES

DEATH ON PHOBOS

(Autoproduction)

Dans de nombreuses cultures, la paire est synonyme de bonheur, le groupe qui nous intéresse ici est donc un couple mais un peu particulier puisque ce sont 2 frères (et ils sont franciliens plutôt que nordistes donc merci d'éviter les réflexions lourdingues) qui sortent leur deuxième EP en 2 ans sous le nom de Vain Valkyries dont le diminutif est réduit à 2 VA. Mieux que ça, l'artwork de Death on Phobos propose cette doublette de VA en plein centre. Ajoute que les 2 instigateurs du projet ont une vingtaine d'années, et que lan (guitare) comme Simon (batterie) apportent chacun leur timbre histoire d'avoir 2 voix sur des titres souvent composés de 2 mots («Table rase», «Livin' it», «Bite me» et «Remove sugar») et parfois en 2 langues (français et anglais) et tu comprends combien le chiffre «2» revêt une importance pour eux. Histoire 2 pousser la théorie limite complotiste sur le «2», leur nom 2 famille et «DeBeerst», avec «De» pour commencer et 2 «e» ensuite. C'est troublant et peut-être intéressant mais pas autant que leur musique qui nous replonge dans le magma alternatif des années 90' où une bonne disto, une grosse frappe et des petites mélodies acides suffisaient à notre bonheur. L'espace sonore se remplit de riffs saturés contrebalancés par un timbre clair, le rythme soutenu (même sans basse) donne du punch et du groove, l'ensemble est cohérent, fait appel à pas mal de souvenirs et sonne donc très agréablement aux oreilles. Pour autant, le duo doit encore travailler, quelques progrès sont attendus sur l'accent anglais (sur «Table rase», on passe en français presque sans s'en rendre compte) et la tenue du chant quand il s'assombrit («Livin' it»), à part ces petits détails, pas grand-chose à redire... d'eux.

■ Oli

PORN

ALORS QUE LA TRILOGIE AUTOUR DE MR SPRANGLER S'ACHÈVE, PHILIPPE, TÊTE PENSANTE DE PORN, FAIT LE POINT SUR CELLE-CI ET NOUS PROJETTE DÉJÀ DANS LE FUTUR.

Est-ce qu'on se sent soulagé quand on termine un projet aussi ambitieux que cette trilogie ?
Je ne dirais pas forcement soulagé. Heureux et fier peut-être ? On pourrait parler d'un sentiment mitigé. À la fois de la tristesse mais aussi bonheur et fierté d'avoir enfanté une complète trilogie qui a trouvé écho auprès d'un public qui, avec tout notre étonnement, ne cesse de croître de manière exponentielle depuis la sortie du premier acte : The ogre inside. Je discutais récemment avec Chris Vrenna qui me faisait part de son admiration, il me parlait des sessions d'enregistrement de Downward spiral de NIN, qui est aussi un concept album, ainsi que de Antichrist superstar de Marilyn Manson sur lequel il a également travaillé. Trouver écho auprès du public et d'artistes que tu admires et certainement la plus grande des satisfactions qu'un musicien puisse avoir. Entendre Chris Vrenna me dire cela est incroyable... Cela est aujourd'hui possible grâce à Mr Strangler, et avec ce nouvel opus, s'achève notre aventure avec lui. Il y a donc un peu de tristesse, mais il faut savoir dire au revoir. Tout a une fin.

Trois albums, des dizaines de titres remixés, un gros paquet de clips, il y a beaucoup de motifs de satisfaction, de quoi es-tu le plus fier ?
De l'ensemble, sans le moindre doute. C'est difficile de parler de tout ça car il y a beaucoup

de choses à dire. Une trentaine de morceaux, une dizaine de clips dont trois tournées à Los Angeles. Des remixes par Stabbing Westward, Chris Vrenna de NIN, Orgy, Combichrist... De belles dates aussi, avec un groupe live qui déchire et une super équipe technique...
Toutefois, ce dont je suis le plus fier c'est d'être arrivé au bout de la trilogie, et de comprendre que ce n'est que le début. On a enquillé trois albums en trois ans, tourné douze clips, et pour autant nous ne sommes pas lessivés. Et nous sommes déjà en train de bosser sur la suite !

Le confinement t'a permis d'avancer sur de nouveaux projets ?
Oui ! Un nouvel album arrive en 2021 ! Une nouvelle histoire qui sera déclinée sur plusieurs albums et qui est une suite directe de la Trilogie Strangler. Strangler est mort, mais son héritage est vivant. Une communauté a fait de lui un messie...

Est-ce qu'après cette expérience, Porn pourrait revenir à des titres plus dansants et sexy comme il y a 15 ans ?
Oui absolument ! Mais pas forcement tout de suite. Nous sommes en train de bosser sur la suite. Cela prend une tournure différente de la Trilogie Strangler. Nous avons entamé le processus d'enregistrement, et nous travaillons avec Chris Vrenna en ce moment. Porn ne sera pas esclave de Porn. J'ai un peu du mal à comprendre les groupes qui toute leur vie enregistrent le même album. Parfois, en tant que musicien, on pense à tort que le changement va être mal perçu du public...

Plus que des albums, Porn a offert un univers avec pas mal de vidéos. À quand le film ?
J'adorerais ! Pour tout te dire, j'y pense pas mal en ce moment... Je devais me rendre à Los Angeles en juin. Je comptais rencontrer quelques personnes pour évoquer le sujet... On verra plus tard mais, définitivement, je travaillerais volontiers sur une série ou un film basé sur Mr Strangler. J'ai beaucoup développé l'histoire du personnage, et de ce qu'il devient aussi après sa mort...

Et si Porn devait réécrire la musique d'un film, ce serait lequel ?
Excellente question... Quand j'aime un film, je ne voudrais rien y changer ! Encore moins toucher à la musique. Et quand je n'aime pas, et bien je n'aime pas... Donc je ne voudrais sûrement pas travailler dessus. Erwan, qui travaille avec moi sur l'écriture de Porn et An Erotic End of Times, adorerait bosser sur une BO.

Parmi tous les rôles que tu as, lequel t'amuse le plus, lequel te donne le plus de mal et sur lequel es-tu le plus critique envers toi-même ?
Je dirais tous. Vraiment ! Je suis extrêmement critique envers mon travail, et comparé aux artistes que j'admire, je me trouve bien mauvais !

Ce troisième acte est musicalement plus «doux» que les précédents, c'était prévu dès le début ou c'est juste comme ça ?
Oui, absolument, l'idée était de coller à l'histoire. Dans cet opus, Mr Strangler est en prison, il attend son exécution, il a bien compris que c'était la fin. Lorsque tout est plié, ça ne sert à rien de s'agiter bêtement. Strangler fait face à sa mort, avec dignité. Il y a effectivement, un effet «cotonneux» peut être. Ça m'évoque un peu la fin de vie, cet instant liminal où on ne sait plus si l'on est encore conscient, mort ou dans un songe.

Les trois opus forment un tout mais ont chacun leur couleur, serais-tu capable de qualifier chacun d'eux avec un seul mot ?
J'en suis incapable...

Le dernier est le plus «torturé», aussi bien du côté du protagoniste que du spectateur, ce qui crée une forme de malaise, avoue que ça te fait plaisir de jouer avec les sentiments !
Oui ! À quoi sert la musique si ce n'est à créer du sentiment !

J'ai l'impression que Porn a plus de succès à l'étranger qu'en France, c'est une réalité ou pas ?
Bien évidemment et par ailleurs tous les groupes qui fonctionnent ont plus de succès à l'étranger qu'en France ! Groupe français ou pas ! Ça vaut autant pour Gojira, Daft Punk, Phoenix ou Porn.

Si c'est vrai, comment l'expliquer ?
Les français écoutent en majorité Jul et Maître Gims. La part de marché «rock» de l'industrie musicale en France, c'est peanuts. Heureusement qu'on a plus de succès à l'étranger. Là où on voit une différence significative, c'est aux USA. C'est notre plus gros public de très très loin, ensuite vient l'Allemagne et le Royaume-Uni. Avec les outils statistiques qu'offre Spotify, c'est simple et pratique à mesurer.

Le Coronavirus a contrecarré pas mal de plans notamment des concerts, ce n'est que partie remise ?
Absolument ! Les premières dates qui avaient été calées sont reportées aux printemps 2021. Puis en fonction des propositions, nous verrons si nous tournerons plus. Un nouvel album sortira aussi au printemps 2021...

On est toujours dans l'incertitude pour le live, quel est donc le futur proche de Porn ?
Nous publions une série de remixes tout l'été ! Nous avons eu le privilège d'être remixés par Combichrist, Stabbing Westward, Orgy, Chris Vrenna, Jimmy Urine de Mindless Self Indulgence, The Anix, Ash Code, Lluther, Aura Shred... De quoi faire patienter notre communauté avant la sortie du premier volet de cette nouvelle aventure musicale qui sera déclinée sur plusieurs albums. Nous avons bien entamé le processus de création et d'enregistrement. Chris Vrenna a rejoint l'équipe, il a été batteur chez Nine Inch Nails et Marilyn Manson, mais il est aussi producteur, il a produit deux albums pour Manson et a fait des collaborations avec Code Orange par exemple sur leur dernier album, et est également compositeur. C'est extrêmement stimulant de bosser avec un musicien de cette envergure !

Merci Philippe, merci Porn, merci Les Disques Rubicon.

■ Oli

OISEAUX-TEMPÊTE

TLAMESS (SORTILÈGE)

(Sub Rosa)

Quelques mois après la sortie de From somewhere invisible, Oiseaux-Tempête signe la B.O du film Tlamess (Sortilège). Un drame réalisé par Ala Eddine Slim qui narre la désertion d'un soldat et l'échappée d'une femme enceinte vers une forêt sauvage et magique. Un paysage idéal pour la formation qui se donne encore une occasion de nous transporter dans un lieu inconnu de notre imagination. Exclusivement instrumental, l'album comprend outre ses fondateurs - Frédéric D. Oberland et Stéphane Pigneul respectivement guitariste et bassiste - la participation habituelle de Mondkopf aux synthés et de Jean-Michel Pirès aux percussions.

La B.O commence avec «Canyons (Marimba)». Sans préambule, le morceau se suspend dans les airs. Percussions discrètes et synthés se complètent idéalement pour créer une ambiance rêveuse. Dans «Cité nocturne», l'intention devient plus sombre avec toujours cette approche electro hypnotique propre à Oiseaux-Tempête. En moins d'une minute sur «Deserter», Frédéric D. Oberland fait hurler les sons saturés de sa guitare. L'exercice continue sur «Drone alpha». Les sonorités se mêlent et se juxtaposent entre elles. Le synthé de Mondkoft fait croire à des alarmes venant de tout part. L'intensité est élevée voire sur le point de craquer. Un instant plus calme, «Cimetière» commence tout de même sur une boucle grinçante du guitariste. Jean-Michel Pirès pose un rythme lent et régulier sans aucune variation. Le morceau monte crescendo vers une transe cultivée avec brio. Sorti de cette folie, Oiseaux-Tempête s'offre une transition pesante avec «Speaking eyes». Sans montrer de faiblesse dans l'intensité, le voyage continue avec «Une étrange forêt I» sur une matière musicale plus lumineuse. Le paysage est éphémère. En effet, l'instant d'après, «Jettura» semble illustrer une marche orageuse. «Snake design» s'impose en parfait contraste. Outre quelques notes aiguës hallucinantes, des bruits semblables à des hélicoptères, le morceau coule ses deux minutes dans la respiration. «Overtime» reprend le thème de «Canyons (Marimba)». Pourtant, Oiseaux-Tempête ne fermera pas l'œuvre sur ce seul rappel. «Une étrange forêt II» revient aussi sur sa première partie. Laissant désirer le dernier instant, Oiseaux-Tempête se lance dans le marathon de «Tlamess (Closing titles)». Avec ses 9'02», le titre possède en lui tous les effluves de «Cimetière». La version en est simplement complexifiée ou plutôt sublimée.

Avec la B.O du film Tlamess (Sortilège), Oiseaux-Tempête s'est montré sous un jour uniquement instrumental. L'intensité de la musique n'en a jamais souffert. Au contraire, dépouillé du charisme d'un chanteur comme G.W. Sok (ex-The Ex, Cannibales & Vahinés, The And), la formation démontre encore son talent. Dans ses compositions, l'hypnotisme rock electro de Oiseaux-Tempête est toujours saisissant et unique. C'est une véritable marque de fabrique. Ici, la musique laisse entendre la terre qui gronde en proposant de concert une formidable échappatoire.

■ Julien

BEAR

PROPAGANDA

(Pelagic Records)

On a raté le troisième coup de griffe des Bear en 2017 mais pas Pelagic Records qui a ajouté les Belges à leur catalogue suite à cet opus. Cette nouvelle marche est importante pour le groupe qui n'a évidemment fait aucun compromis au moment de mettre en boîte cette dizaine de titres abrasifs. Ils sortent d'ailleurs l'artillerie lourde dès les premières secondes, le morceau qui ouvre l'album étant particulièrement massif et violent, on est loin des circonvolutions progressives, on taille dans le gras sans anesthésie. Le côté djent/matheux/prog et un peu de douceur pointent leur nez sur «Propaganda» et démontrent qu'elles sont encore à l'ordre du jour, on a même quelques ambiances «post» sur quelques passages ou la piste mineure («Mite»). Bear bombarde sans se cacher et use de ses talents techniques pour faire encore plus mal, que ce soit par la rythmique («Red throne»), les plans répétitifs («Stigmata») ou la lourdeur des riffs («Engine»). On sait chaotique le hardcore des Belges mais ils arrivent toujours à pousser davantage le curseur, sur ce Propaganda, c'est certainement «Gutter love» qui remporte la palme de la pièce la moins évidente à appréhender. Elle a pourtant, comme les autres, les deux éléments qui font qu'on reconnaît son origine : du charme et de l'explosivité.

■ Oli

THE CLOCK GOES RED

COMMON GROUND

(SAFT)

Il y a de cela quelques mois, j'ai eu le plaisir de chroniquer un album du (très bon) trio frenchy Livingstone. Ce qui m'a permis par la suite d'échanger quelques mots avec Théophile, bassiste du groupe. Sympa, ce Théophile. Tellement sympa qu'il m'a soufflé un bon tuyau en me conseillant de jeter une oreille attentive sur Common ground, le premier album de The Clock Goes Red, qui n'est autre que le groupe de Andrew Lyden accompagné de musiciens du label Loa Musique. «Andrew qui ?» me diras-tu. En bon amateur de musique que tu es, le nom ne te dira peut-être pas grand-chose, mais je suis sûr que tu as au moins un disque dans ta rockothèque pour lequel Lyden a travaillé. Tu n'as qu'à aller visionner ses références sur Discogs et tu verras que j'ai raison. Toujours est-il que Théophile disait vrai, car le tuyau était de qualité !

La biographie du groupe met l'accent sur le fait que, je cite : «The Clock Goes Red pose un regard nostalgique sur l'enfance du natif de Swansea, nostalgie qui s'intensifie à mesure que le temps passe et que l'horloge tourne au rouge.» Tout ça, c'est pour les textes. Et pour la musique, nous voilà face à un artiste mélangeant avec habileté pop rock («Corporation crime», «New sensation», «Man without woman», «Lilith»), folk blues («I play the blues», «Aline alien and Angel», «Lady blue»), et même reggae dub («The road to Galilee»). Et quand, soyons fous, The Clock Goes Red avec l'excellent «Sola», rend un bel hommage à Sola Kuti (fille de qui tu sais), le groupe s'approprie avec respect et ingéniosité les codes de l'afrobeat à la sauce rock, pour en faire l'un des morceaux incontournables de l'album. Comme tu peux l'imaginer, la réalisation de l'opus est aux petits oignons, et les morceaux sont aussi légers que consistants. Légers car jamais agressifs (la production sonne résolument vintage) même quand le groupe s'emballe, et consistants car les superpositions de sons, d'instruments et de voix sont nombreuses sans être indigestes. La recette parfaite ! Ce disque est un véritable voyage dans l'univers sonore d'Andrew, un univers qu'il t'invite à explorer sans retenue. Un disque tout ce qu'il y a de plus agréable.

■ Gui de Champi

K-LIZEÜM

LIBÈRE LE BIZARRE

(Autoproduction)

Ce premier album de K-Lizeüm, Libère le bizarre, est sorti en 2018, donc oui, on est un poil à la bourre pour la chronique... Mais c'est ce genre de disque qui, quand on le survole, nous fait dire «c'est pas mal mais je ne vais pas non plus le mettre au-dessus de la pile car j'ai d'autres trucs mieux à faire avant». Et donc il traîne dans le tiroir à «disques à chroniquer un de ces jours», et honnêtement, je pensais que, comme de nombreux autres, il finirait par rejoindre mes autres CDs sur les étagères faute d'avoir trouver le temps d'en parler un peu. Et puis il y a eu le confinement et plein de minutes gratuites, ces minutes où tu aurais dû être au boulot, sur la route, en week-end, en concert ou je ne sais où et en fait, bah, t'es juste chez toi à te demander comment tu vas pouvoir occuper ta journée... Et comme la jolie pochette de K-Lizeüm continuait de me taper dans l'œil, la galette est passée sur le billard. Et si je suis à la bourre pour l'article, le groupe est à la bourre dans son style car si les Belges mélangent un peu tout, l'impression générale renvoie à une sorte de fusion néo-métal/rock alternatif chanté en français qui était plutôt en vogue il y a 20 ans. La qualité du son, du digipak, le soin apporté aux compositions laissent penser qu'ils ne font rien au hasard et que ce disque est un réel aboutissement. Pourtant, il y a un paquet de «détails» qui montrent que le combo, s'il veut franchir d'autres étapes, doit encore pas mal bosser. Parce que je veux bien qu'ils jouent sur le «bizarre» mais quand on claque un artwork aussi intriguant et travaillé, il est interdit de le saborder avec des dessins de collégiens quand ou ouvre le digi', respectez un peu votre charte graphique, bordel ! Que les influences soient multiples dans la musique, pourquoi pas, mais se ridiculiser en mode village people dans le livret, quel intérêt ? Vous aviez peur qu'on vous prenne pour des méchants ? C'est vraiment dommage car le paraître casse un peu le sérieux du disque et notamment de ses textes, tous en français et très clairs, il faut, à mon sens, faire la part des choses, on peut envoyer du riff gras et distordu et ne pas déconner avec la musique sans passer pour des brutes épaisses et froides, le côté «déconne» des membres du groupe n'a pas besoin de s'afficher ici. Côté zic, il serait bon aussi de faire un peu le tri et de calmer un peu le bizarre ou tout au moins de mettre de côté certaines parties qui dénotent un peu à côté d'autres pour ne pas perdre l'auditeur inattentif (pourquoi ne pas faire deux morceaux avec le seul «Oracle» ?). Depuis 2018, le groupe a sorti un nouveau maxi et se prépare à remonter sur scène, pourquoi pas avec Unswabbed avec qui ils proposeraient un joli plateau...

■ Oli

HELLRIDE

GOODBYES TO FOREVER

(Fast Ball)

Deux guitaristes et un chanteur, tous trois fans de métal ont un jour décidé de monter un groupe de métal... acoustique. Aussi difficilement pensable cela est-il, le trio de Nuremberg n'a jamais pensé à passer à l'électrique et a toujours composé «unplugged». Même si le projet a pris corps et se trouve être plutôt réussi, leur carrière s'arrête avec ce deuxième album Goodbyes to forever. Alors, on connaît tous la capacité de certains groupes énervés à faire passer leur énergie brute dans des versions débranchées assez épiques (Nostromo bien sûr mais tu peux aussi youtuber le travail de Rabin Miguel sur différents titres comme le «Stranded» de Gojira) mais ici, étant donné que tout n'existe qu'en version douce, le métal se retrouve dans les structures, les attaques, le dynamisme («Metal is an attitude» comme ils le disent très bien sur le surpuissant «Metal this not is») et c'est assez bluffant de se retrouver à aisément imaginer ce que pourraient donner ces morceaux en version artillerie lourde. On est même un peu déçu de se dire qu'on ne connaîtra jamais toute la puissance dégagée par ces titres vu combien ils sont déjà excitants et incisifs. Le combo varie suffisamment les rythmes pour s'octroyer des temps plus calmes comme «Air supremacy» ou «3030» même si les samples de sirènes à l'arrière-plan de celui-ci ne permettent pas le déploiement d'une ambiance très zen. Bien plus qu'une simple expérience, Hellride est une démonstration éclatante que le métal ne peut se résumer à de lourdes distorsions, c'est aussi des compositions lumineuses et captivantes. La classe.

■ Oli

MASERATI

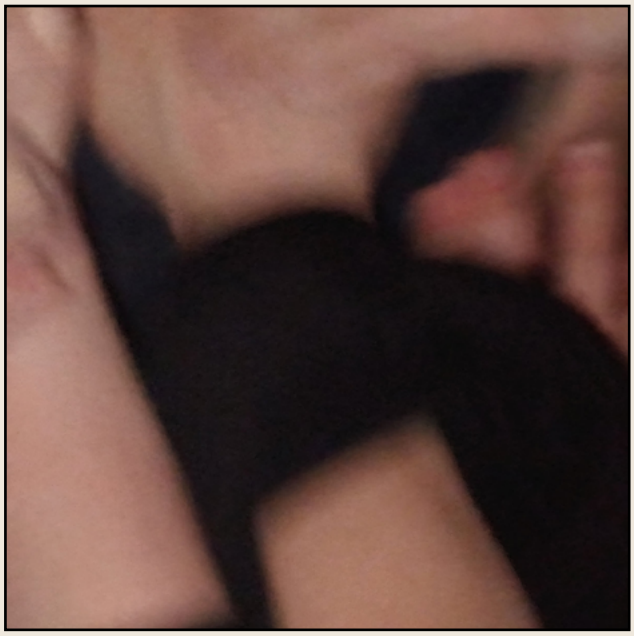
ENTER THE MIRROR

(Temporary Residence / Differ-Ant)

Notre cher Aurelio avait su en parler mieux que quiconque sur nos pages durant la précédente décennie. Votre serviteur a la lourde tâche de reprendre le flambeau, à savoir parler de Maserati et, qui plus est, de son nouveau-né : Enter the mirror. En vérité, je découvre seulement maintenant et de façon attentionnée le travail sonore de ces post-rockeurs américains, et je ne vous ferai pas le coup assez dégueulasse de faire semblant de connaitre la discographie du quatuor pour aborder cet album. À vrai dire, ce n'est pas plus mal au final, la vision proposée sera sans a priori. Historiquement parlant, Maserati fête ses 20 ans cette année et n'avait plus rien sorti depuis 2015 et Rehumanizer, et pour fêter cet événement et son grand retour, le groupe a sorti une artillerie space-rock instrumentale avec ce petit quelque chose de vintage 80's qui fait du bien là où il passe. En effet, Enter the mirror a la particularité de s'être inspiré du jeu de batterie de Phil Collins (on ne peut plus eighties donc) et des effets chorus de guitares qu'on trouvait majoritairement aussi durant cette période et notamment dans la grande période des Australiens d'INXS. Tout un programme.

«2020» inaugure le disque avec ses vibrations stellaires, nous invite dans un monde où les frontières sont invisibles, et vient s'échouer sur la boucle d'»A warning in the dark». Ce morceau electro-rock très Moroderien dans l'esprit nous invite à une danse hypnotique dans laquelle les voix sous vocoder nous guident. C'est de toute beauté mais le réveil se fait brutal avec «Killing time» et son introduction très Ministry. On change de décor, le rythme martelé s'accélère et les guitares projettent leurs notes dans l'espace. «Der honig», le morceau qui suit, est la démonstration d'une bonne chanson instrumentale, progressive à souhait avec ses irrégularités et une séquence particulièrement intéressante de «questions-réponses» entre les cordes et les claviers. «Welcome to the other other side», quant à lui, nous rappelle ô combien nous aimons nous délecter des atmosphères tendues et surpuissantes que procurent l'électro-rock. D'ailleurs, «Empty» n'est pas en reste sur ce registre, un morceau qu'aurait très bien pu délivrer Le Prince Harry avec Perturbator en invité spécial. Enfin, la luminosité cosmique de «Wallwalker», titre propice aux dancefloors, vient clore cette excellente œuvre de 40 minutes mixée par l'orfèvre musical John Congleton (Baroness, Explosions In The Sky, Swans). Comme dans un parc d'attractions, Enter the mirror est à peine terminé qu'on a déjà envie de se frotter de nouveau à cette expérience hautement sensorielle et immersive.

■ Ted



DARIUS

VOIR

(Autroproduction)

Chez Darius, les titres sont un moyen d'expression un peu plus importants qu'ailleurs car ce sont les seuls moments où les textes apparaissent. Les titres d'album se doivent d'être percutants (le LP Grain en 2015, le EP Clôture en 2018) et les noms des morceaux signifient forcément quelque chose... Si pour le profane, le nom du groupe renvoie à la Perse Antique (Alexandre le Grand met sa pâtée à Darius III à Issos, je suis persuadé que tu l'as vu prendre la fuite sur son char dans un manuel d'histoire), il donne déjà une indication sur leur provenance puisqu'il fait référence à Darius Rochebin, présentateur culte du journal télévisé ... suisse. Reste à trouver un rapport entre le journaliste et cinq mecs qui donnent dans le post-rock / post hardcore...

Sans chant mais avec trois guitares, Darius a des trucs à raconter et si les phrases musicales ne te parlent pas, tu devras te contenter des noms des morceaux (et comment être déçu par «Cacassoulet» ou «Boguet mystère» ?) sans pour autant réduire le combo à ses délires car ça rigole beaucoup moins quand les amplis sont branchés et que peaux et cymbales sont frappées. Si je suis très amateur de rock/métal instrumental, je reste assez scotché de voir avec quelles facilités le quintet sait être efficace tant en trois minutes qu'en neuf, courtes ou longues, les compositions apportent toujours quelque chose grâce à une colonne vertébrale bien solide et des riffs ingénieux. Et comme bien souvent dans cette configuration, c'est quand les propos s'étirent que je prends le plus mon pied, ici, le titre épique est placé au centre de Voir et fait honneur à la Bretagne, c'est le marécageux «Men er grah» qui m'a tapé dans l'oreille, son alliance subtile de distorsions granuleuses et de notes légères très pures m'a fait chavirer alors que je titubais dès l'attaque initiale. C'est simple, j'y retrouve tout ce que j'aime dans le post rock.

■ Oli

THE WILD!

STILL BELIEVE IN ROCK 'N' ROLL

(SPV Gmbh)

Je ne vais pas te faire perdre ton temps. Bon, c'est clair qu'il y a deux mois, avec ce putain de confinement, tu l'avais le temps. Mais plus maintenant. Donc on va aller à l'essentiel : Still believe in rock and roll est juste un putain de bon disque. de rock'n'roll. Et il faut entendre dans l'adverbe «juste» du positif, car le nouvel album du quartet canadien The Wild! est parfait. Et juste. Sans artifice, sans exagération. Juste lourd et fort.

Car en 10 titres et 37 minutes, The Wild! remet les pendules à l'heure : non, le rock n'est pas mort. Il est incandescent, excitant et tout simplement bon. Ne te méprends pas : on parle bien du rock qui sort des Marshall à burne, qui balance des refrains qu'on a immédiatement envie de hurler, avec des riffs qui défoncent et des soli qui brûlent ! Les adeptes des sonorités 70's et du quintet australien AC/DC seront forcément comblés. À l'exception peut-être de «Nothin' good comes easy» (mid tempo un peu poussif), chaque morceau de ce troisième album du combo canadien emmené d'une main de maître par Dylan Villain est une véritable ode à la fureur et au bruit. «Bad news», qui ouvre le disque, est le tube parfait pour se mettre en appétit avant de prendre une bonne distribution de mandales (mazette, «Crazy (for you) « et «High speed» sont «juste» parfaits) et de singer les guitaristes devant sa glace («King of this town»). C'est frais, tonique, et la seule faute de goût de l'ensemble serait peut-être cette pochette pas très inspirée. Car pour le reste, c'est du tout bon.

Le hard rock 'n' roll de The Wild! n'est pas révolutionnaire, mais moins linéaire que celui prodigué par les aficionados de la bande d'Angus Young (Airbourne en tête) et parfaitement produit. Les mélodies vocales sont loin d'être monotones («Young rebels») et même le stadium rock «Gasoline», qui aurait tendance à me faire fuir, se révèle d'une qualité irréprochable. En bref, tous les ingrédients sont réunis pour affirmer que ce disque est plus qu'une réussite : juste une putain de réussite !

■ Gui de Champi

TORVE

THE PART WHERE IT KILLS YOU

(Autroproduction)

Les moins jeunes associent les termes «Besançon» et «emo» à Gantz qui sévissait dans les années 2000 et je pense qu'en cherchant un peu on pourrait établir des liens plus évidents que de simples références musicales pour lier Torve à leurs aînés. Il faut dire que ce groupe formé en 2017 n'est jeune que sur le papier, les pièces d'identités de ses membres prouvent qu'ils ont déjà de la bouteille, leurs CV aussi puisqu'on trouve entre autres Sorry For Yesterday, Horskh, Second Rate, Generic ou Aura parmi les formations qui ont permis l'affirmation de Fil (chanteur désolé pour hier), Nath et Deb (aux guitares), Tinlu (bassiste toujours dans les bons coups) et Mathieu (batteur).

Un brin menaçant mais carrément louche, les Torve ont en commun le goût pour une saturation noisy, des attaques garage, un chant blindé d'émotions éraillées et estiment qu'une composition est bonne quand elle a ce groove bien salé derrière une façade déstructurée. Ils ont attendu le début de l'année 2020 pour sortir leur premier EP The part where it kills you mais gageons qu'ils n'en resteront pas là et que le confinement les aura suffisamment énervés pour écrire de nouveaux petits bâtons de dynamite.

6 titres et aucune faiblesse sur ce premier jet en mode montagnes russes où on frôle l'éjection à chaque looping mais on fait le max pour rester en place et profiter du trajet même si les paysages qui défilent ont déjà été dessinés par le passé (Amanda Woodward, Gameness, Tang...). Torve joue chez moi en terrain conquis tant ce screamo me parle et que les autres influences sont bien intégrées (un peu de math par-là, un peu de post par-ci), comme en plus la pochette est de ma couleur préférée, tout est parfait.

■ Oli

THE ETERNAL YOUTH

NOTHING IS EVER OVER

(Kicking Records/PIAS)

On ne les attendait pas de sitôt, le précédent et premier album Me and you against the world était sorti fin 2018 mais voilà que les membres de The Eternal Youth (TEY) en remettent une deuxième couche. C'est beau la jeunesse ! Et encore, la sortie de ce Nothing is ever over a été repoussée à cause du pangolin. Enfin, de la bêtise humaine, car la pauvre bête n'y était pas pour grand chose. Rien n'est jamais vraiment fini, on dirait presque une réponse de Normands et comme de par hasard, d'où viennent-ils ? Je te le donne en mille... de Caen ! On retrouve ainsi dans TEY le basse (Fra) / batterie (Tonio) de Ravi, pas forcément des gars tout jeunes donc (on m'aurait menti ?), Fra troquant ici sa quatre cordes pour une six cordes et le chant. Chant qui l'occupe aussi désormais dans un petit groupe punk rock de têtes brûlées du côté d'Orléans, dont vous avez peut être déjà entendu parler : Burning Heads. Tu connais pas Burning Heads ? C'est un groupe, ils étaient number one... À défaut de la classe américaine, on peut néanmoins dire que TEY a la classe anglaise et plus précisément la classe anglaise des années 80. Ça s'entend, se ressent dans les ambiances plus sombres et sons de guitares notamment, à la croisée de la cold wave, du post-punk et de l'indie-rock. Je vais citer la bio, ça sera sûrement plus parlant, où il est question de l'influence des Smiths, des Chameleons, avec une énergie plus Buzzcockienne et une prod' moderne (merci le Swan Sound Studio). Bon, tout est dit, non ? Il vous en faut plus ? À ce propos, je crois que pour les prochains numéros du W-Fenec (si la crise économique du monde d'après n'a pas raison de nos emplois mais avec ce qu'on se gave de subventions, de C.I.C.E., ça devrait aller, au pire on proposera une retraite anticipée à Gui de Champi), je vais arrêter de faire les combos chronique & interview d'un même groupe car j'ai l'impression d'être redondant et contraint à des digressions.

Allez, ok, j'y retourne. Après moult écoutes, absolument non forcées, là, pour le coup, j'ai eu irrémédiablement envie d'y revenir, régulièrement, ces dernières semaines et ce n'est pas près de s'arrêter, si le groupe a un peu ralenti le tempo sur ce disque par rapport à son prédécesseur (hormis sur les plus punk «Turning the light off» et «Sing along»), il a gagné en homogénéité. Les bases sont posées d'entrée avec «Hornets attack», le long titre d'ouverture (plus de 5 minutes) et on se vautre avec plaisir et allégresse dans ce bain de jouvence avec le véritable petit bijou qu'est «Voices from the underground» et ainsi de suite, en passant par le très 80's «I can't escape myself», jusqu'au morceau final, «The worst road to take»et son leitmotiv cinglant, répété dans les dernières secondes de l'album : «work, consume and shut up !». The Eternal Youth est-il pour autant un groupe engagé ? La question est vite répondue dans l'interview qui leur est consacrée. Rien n'est jamais vraiment fini nous disent-il, alors cette chronique l'est, mais certainement pas mon intérêt pour leur jeunesse éternelle.

■ Guillaume Circus

THE ETERNAL YOUTH

IL SERAIT FAUX DE DIRE QU'ON N'ATTENDAIT PAS THE ETERNAL YOUTH, GROUPE DE CAEN AUTEUR D'UN CHOUETTE PREMIER ALBUM EN 2018. EN REVANCHE IL EST VRAI QU'ON NE LES ATTENDAIT PAS DE RETOUR AUSSI RAPIDEMENT ET AVEC UN DEUXIÈME DISQUE ENCORE PLUS CONVAINCANT. ÇA VALAIT DONC LE COUP DE POSER QUELQUES QUESTIONS À FRA (GUITARE/CHANT), QUI A CONSENTI À Y RÉPONDRE AU MILIEU D'UN EMPLOI DU TEMPS BIEN CHARGÉ.

Tu peux présenter un peu le groupe et ses membres, depuis quand il existe, qui fait quoi ?
The Eternal Youth est né en juillet 2014 sur les cendres des Repeaters, un groupe garage que nous avions auparavant avec Tonio et Greg. Lorsque le guitariste chanteur a décidé de raccrocher sa guitare, nous nous sommes lancés dans ce projet dans lequel nous voulions ouvrir nos chakras sans freins, sans limites, en faisant un mix de toutes les musiques qui nous avaient influencés. J'ai décidé de prendre la gratte et le chant lead, c'est donc Alan (64 Dollar Question, Red Forest) qui a pris la basse à ma place. Nous avons enregistré trois titres en fin 2015, mis en ligne en février 2016 sur notre bandcamp et après quelques dates et de bonnes compos, Greg a dû, la mort dans l'âme, choisir entre vie pro et le punk rock. C'est le pro qui a gagné, alors Doc est arrivé pour prendre la deuxième gratte et avaler le set en deux semaines. Premier concert pour lui en support des 30 ans des Burning Heads au 106 à Rouen et c'était parti. Tournées, compos et enregistrement du premier album Me and you against the world en 2018. Dates, compos et enregistrement du second toujours au Swan Sound Studio avec Guillaume Doussaud en fin 2019, mix et mastering en janvier 2020. L'album est sorti le 26 juin dernier chez Kicking Records/ TFT Label/Opposite Prod/Omnivox/PIAS. Donc pour résumer, Tonio Young est à la batterie, Alan Young à la basse, Doc Young à la guitare/ chœurs et Fra Young au chant/guitare.

Après Ravi et The Repeaters, c'est le troisème groupe que tu fais avec Tonio depuis quasi 20 ans. Il n'y a pas d'autres bons batteurs à Caen ?
Hahaha. si si, il y a de très bons batteurs sur Caen et la région mais voilà c'est mon Tonio. J'ai commencé à jouer avec lui dans Ravi en 2001, nous formions le basse/batterie, puis également dans les Repeaters et le moins que l'on puisse dire c'est qu'on s'est réellement trouvé. Nous sommes tous les deux très réactifs à ce que peut faire l'autre, en un clin d'œil nous sommes capables de te créer une section rythmique qui tient la route. Lorsque j'ai voulu prendre la gratte au début de The Eternal Youth ça a été un peu la panique chez Tonio parce qu'il a eu peur de perdre cette connivence. Mais en fait, ça n'a pas changé grand-chose, en ce sens où c'est le plus souvent moi qui amène les compos, les riffs et les arrangements. Il était donc toujours en terrain connu. Et le Alan s'est vite mis au diapason, devenant même un élément important de l'identité et du son du groupe. la famille quoi.

On s'est connus personnellement avec Ravi justement, groupe que j'aime un peu, qui n'a pas connu de réelle fin annoncée. Je sais que vous avez quelques nouveaux morceaux inédits, vous en êtes où ?
Nulle part en fait. Il n'y a pas eu de point final d'apposé sur l'histoire du groupe mais nous n'avons rien fait depuis 3 ans, même pas une répète. Nous sommes comme en sommeil prolongé. Boubou le second guitariste n'a pas dû retoucher sa gratte depuis, trop pris par son taf, ça sent bien le tétanos tellement les cordes doivent être rouillées. Et le chanteur, Bruno, découvre la paternité et habite sur Berlin. C'est donc compliqué pour lui de venir souvent sur Caen. Mais nous sommes bien sûr toujours en contact et rêvons de refaire des choses ensemble. Soit avec Ravi, soit en faisant des featuring dans nos projets respectifs. Il planche en ce moment sur un nouvel album avec Slow Jams en tant que chanteur lead.

Dernière question à ce sujet et je referme la parenthèse mais si Ravi était (plus) actif, aurais-tu eu besoin de monter d'autres projets, notamment The Eternal Youth dernièrement ?
En fait, j'ai toujours eu deux projets musicaux. Lorsque Creep AC était au taquet, j'avais Ravi pour faire des trucs plus fun et plus punk. Quand Ravi a pris plus d'épaisseur, Repeaters me permettait d'évoluer dans une toute autre ambiance de concert, à base de danse et de look 60's. Et lors du split de ce dernier, nous ne nous sommes pas posés la question 5mn, nous étions certains que nous n'avions pas fini de dire ce que nous avions à dire. The Eternal Youth est né simplement en s'imposant dans nos vies comme une évidence. Et j'en suis très fier, pourtant j'ai horreur de ce mot mais c'est ce qui définit le mieux ce que je ressens.

Allez, désolé mais je suis aussi obligé de men-

tionner le fait que tu es désormais le nouveau chanteur de Burning Heads (groupe punk rock culte d'Orléans dont on attend la bio avec impatience). Tu as été diagnostiqué hyperactif quand tu étais gamin ? Les autres membres de TEY ont aussi des projets parallèles ?
Oui, je me doutais bien qu'on allait aborder le sujet Burning Heads mais tu fais preuve d'originalité dans la manière dont tu l'amènes. Alors pour le côté hyperactif, je ne pense pas qu'à l'époque on diagnostiquait comme cela les enfants qui avaient la bougeotte, quitte à avoir des troubles de la concentration. Je n'ai donc pas eu cette étiquette accrochée à mes basques. Mais si l'idée de départ de ta question c'est de savoir si je ne suis pas un peu faillé d'avoir accepté de remplacer Pit dans les BH au chant, je pourrais te répondre par l'affirmative. En effet, les journées ne faisant que 24 heures, je ne sais pas comment je fais mais je suis poussé par une envie de profiter de chaque instant, un peu comme «bosser plus pour kiffer plus». Et puis entre nous il y a pire comme passe-temps non ? Il va juste falloir être organisé pour que les plannings des deux groupes ne s'entrechoquent pas. En ce qui concerne les autres membres de The Eternal Youth, seul Doc à un side project pour l'instant. C'est un groupe de stoner qui se nomme Missingmile.

C'est donc votre deuxième LP qui sort et si le premier partait dans diverses directions, avec un morceau plus punk rock «Botox party», un qui sonnait un peu comme du Ravi «Mystic times», un autre à la Meat Wave «Watch you back» (c'est en tout cas mon ressenti), celui-ci semble plus uniforme, plus cohérent. Que s'est-il passé en moins de deux ans ?
Oui le premier était plus punk 77 british avec les Buzzcocks en ligne de mire. Puis nous avons petit à petit eu envie de nous diriger vers la cold et le post punk à la The Chameleons. En fait trois des morceaux de ce second album existaient déjà lorsque le premier est sorti. Mais parfois il faut faire des choix et à ce moment-là, nous pensions qu'ils n'étaient pas encore assez matures. Nous les avons donc beaucoup joués et concerts après concerts, ils formèrent l'ossature de ce qu'allait devenir Nothing is ever over.

Deux choses symbolisent pour moi l'unité de Nothing is ever over : un tempo plus posé que sur Me and you against the world et ces sonorités 80's, présentes tout le long des morceaux, notamment au niveau des guitares. C'était le souhait dès le départ d'aller dans cette direction ?
Oui c'est tout à fait ça. Comme je te le disais, nous avons continué dans cette direction 80's en n'oubliant pas de préserver l'énergie. En fait, pour tout dire, au début du groupe nous voulions que la basse soit l'instrument principal, celui qui ferait le lien. Mais sans doute que dans le premier c'est moins flagrant que dans le second. L'influence de Joy Division y est donc plus palpable. Aussi, il y a effectivement plus de cohésion entre les morceaux sur notre dernier effort. Il est également plus produit. Sur Me and you against the world nous voulions une prod proche de ce que nous étions capables de faire sur scène, pas trop de doublage de guitares et peu de chœurs. Ce qui nous a posé quelques difficultés pour le mix. Alors que pour Nothing is ever over nous avons pris soin d'occuper tout l'espace stéréo, d'équilibrer le panoramique, avec la rythmique, dès l'enregistrement. Faisant ainsi ressortir le chant et les harmoniques des guitares arpèges, si chères à nos compositions et à notre style. Idée qui a été renforcée de main de maître par le travail et les choix artistiques de Guillaume du Swan Sound Studio.

On a beaucoup juré sur les 90's et les 70's, les années 80 n'ayant pas toujours bonne presse pour ce qui est du rock indé, même si ça dépend selon ta génération, c'est justifié à ton avis ?
Je pense qu'il y a eu du très bon dans les 80's, autant que dans la période punk 76/79 et dans les 90's. En Angleterre il y a eu des groupes qui ont traversé ces trois décennies comme Wire, Buzzcocks ou The Damned, qui n'ont jamais lâché et qui ont su se renouveler. Il y a eu Joy Division qui a influencé pléthore de groupes des 90's mais si je dois en choisir trois de ces années maudites par les pseudo experts, je dirais The Chameleons, XTC et The Sound, dont nous faisons une cover sur Nothing is ever over. Trois groupes immensément talentueux.

Quels sont tes disques préférés de 1985 ?
Pour mes albums préférés de 1985, je choisirais : What does anything mean? Basically de The Chameleons, Night time des Killing Joke, Meat is murder de The Smiths, Phantasmagoria de The Damned et Rites of spring de Rites of Spring... tiens donc, c'est un groupe british ?

Puisqu'on est dans le passé, toi qui gravites dans la scène depuis les 90's, avec ton groupe Creep AC à l'époque, penses-tu que c'était mieux avant ? C'est un peu le constat qui se dégage du DVD Les Disparus de la photo si tu l'as vu, c'est très intéressant, à base d'interviews donnant la parole à tout un panel d'activistes de la scène punk rock hardcore du côté de Montbéliard, Besançon, Belfort.
Oui bien sûr que j'ai vu et j'ai un paquet de potes qui interviennent dans cet excellent documentaire. C'est vrai que dans les 90's il se passait quelque chose de particulier dans cette région de Montbéliard, qui a pas mal influencé l'Est de l'hexagone, de Nancy à Strasbourg en passant par Epinal et Besançon. C'est d'ailleurs dans cette région qu'avec Creep AC nous avons fait nos premières tournées loin de chez nous. J'en garde un souvenir ému et j'ai gardé pas mal de contacts avec des gens de cette époque, des gens vrais, simples et fidèles à ce qu'ils étaient. Dans ce docu il y a deux grandes questions qui se posent : Le Rock est-il mort ? et Est-ce que c'était mieux avant ? A la première je dirais que tant qu'il y a des gens qui font du rock, il vivra. Mais encore faut-il qu'ils en aient compris les contours, qu'ils partagent les valeurs et surtout qu'ils portent en eux une rébellion. Car comme le dit mon ami Nasty Samy, «le rock c'est la réaction et la colère, si tu n'as pas ça, ben fais autre chose». Ensuite, est ce que c'était mieux avant ? Avant il y avait presque tout à faire, tout à créer, nous étions libres. Nous avons créé nos propres réseaux grâce auxquels nous pouvions monter une tournée entière. Bon ben clairement ça c'était avant. Il y a de moins en moins de lieux pour jouer, pire, depuis que l'État et les pouvoirs publics ont décidé de régir le milieu nous allons vers une uniformisation à l'image du monde dans lequel nous vivons. Le rock est devenu «les musiques actuelles». Prendre un groupe

de jeunes rockers et leur dire «vous devriez jouer comme ça et à ce moment-là sur scène vous devriez faire ci.» Qu'est-ce que tu fais en fait ? Tu fais sonner tous les groupes de la même manière, sans aucune personnalité. C'est de la m.. Mais tout de même et ça je le dois à mon côté optimiste, il y a toujours des jeunes ados dans nos concerts, ceux-là même que tu peux croiser dans les manifs. Voilà quelques signes positifs non ? Jeunesse et rébellion ça te rappelle quelque chose ?

On passe du passé au présent avec cette sortie d'album quelque peu chahutée par l'actualité mondiale, vous contraignant à bricoler un clip en mode DIY. Il était prévu comme ça à la base ?

Chahutée ? Je ne vois pas ce que tu veux dire. Oui en effet en une semaine nous avons eu la tournée de 17 dates de concerts d'annulée, la sortie d'album reculée et le tournage du clip de «Voices from the underground» annulé également. Alors avec Mr Cu ! de Kicking Records et KK notre attachée de presse nous avons décidé de teaser cette sortie avec nos propres moyens. C'est là qu'est née l'idée de faire le clip de «Sing along» en version confinement, dans nos appartements, maisons et jardins. Nous n'avions même pas nos instruments, tout était resté dans le local de répète. Alors nous avons dû faire avec ce qu'on avait sous la main. Pour certains, un bout de carton, pour d'autres un balai... Pour moi c'était un peu particulier, j'ai vidé la maison de mes parents il y a 2 ans et dans ce chantier colossal, j'ai retrouvé des guitares en bois que j'avais fabriquées lorsque j'avais 10 ans. Ce sont elles que nous avons utilisées avec mes enfants pour le clip. Un magnifique clin d'œil à ma jeunesse et en plein dans le sujet de la chanson puisqu'elle parle de 1979, l'année où j'ai découvert le Punk.

Pendant cette période certain.es ont fait de la cuisine, du bricolage, du sport, du Netflix ou encore de la procrastination sans complexe. Comment as-tu vécu toi ce confinement ?

La première semaine fut compliquée, le temps de digérer l'annulation et le report de tous nos projets. Puis ensuite j'ai vite considéré que nous, ma chérie, mes enfants et moi, étions des privilégiés avec notre grand terrain et ce grand soleil qu'il faisait. Quoi de mieux en fait que d'être en famille ? Nous avons beaucoup travaillé dans notre potager, dans notre jardin qui n'a jamais été aussi beau. Un peu de compo sur gratte sèche et pas mal de taf sur ordi car je suis une formation multimodale depuis le début de l'année, qui s'est en fait essentiellement résumée à du travail à la maison pendant le confinement et le début du déconfinement.

Après le passé, le présent, c'est comment les concerts 3.0 dans le foutour ? Les groupes survivent davantage grâce aux lives qu'aux ventes de disques et j'ai vu que certains faisaient payer quelques l'accès à des concert streamés. C'est ça l'avenir ?

Je n'espère pas non. Rien de mieux que des sourires, des gueulantes, de la sueur et de la bière en retour de notre son. Ce live 3.0 que nous avons fait au Big Band Café, dans une salle vide, nous a semblé être un exercice tellement difficile. Nous l'avons accepté sur proposition de la salle pour marquer le coup de l'annulation de notre release party du 6 mai. Puis cela nous donnait un outil supplémentaire pour faire la promo de la sortie de l'album sur les réseaux sociaux. Cette release party a été reportée au 2 octobre prochain. Nous serons en compagnie de Monde de Merde et de Guerilla Poubelle. Deux groupes de potes que nous avons conviés à la fête.

Vous rejoignez pour ce disque le roster de Kicking Records, label indé français qui a sorti un paquet de prods fin 2000 - début 2010 mais qui est moins prolixe dernièrement et plus axé sur des rééditions (Les Sheriff, OTH). Comment avez-vous tapé dans l'oreille du big boss ?

En fait Mr Cu ! aurait bien voulu participer à la sortie du premier album, mais ça ne tombait pas bien pour lui, 2018 étant un peu une année sans. Alors comme je suis jusqu'au-boutiste, dès que j'ai eu le mix définitif du dernier album je lui ai envoyé. A peine deux heures après, le temps de l'écouter et de le ré-écouter, je reçois un message «I'm in» autrement dit, je veux faire partie de l'histoire. Il a donc rejoint les labels déjà en place pour le premier. Et lorsqu'on connaît un peu le personnage, on sait que s'il

met les pieds dans un truc ce n'est pas pour faire figuration. Ce fût donc une très bonne nouvelle pour nous. Dans les groupes du label, il y a bien sûr Not Scientists que nous adorons, Cooper et Les Sheriff, avec qui je l'espère nous aurons l'occasion de partager quelques dates.

Nothing is ever over cela signifie quoi, parle de quoi ? Rien n'est jamais vraiment fini, vous nous annoncez une deuxième vague de contamination et un reconfinement ?
Nothing is ever over c'est à la fois un constat et un avertissement. La feuille morte qui tombe sur le goudron de nos trottoirs en est la parfaite illustration. Cette feuille tombe pour faire place à une autre, qui poussera à la belle saison. Ce n'est donc pas une fin mais bien l'annonce d'un renouveau, le début d'un nouveau cycle. Par extension, elle ne sera pas seule à tomber et au fur et à mesure elles recouvriront le sol, faisant ainsi disparaître le macadam. La nature reprendra petit à petit la main sur les immondes créations humaines. Je me suis servi de cette allégorie pour la comparer aux luttes sociales de ces dernières années. Que tout cela n'était qu'un début et que la réponse donnée par l'État n'a fait qu'augmenter la frustration et l'amertume des gens. Quand ça pétera pour de bon, les grands pontes seront les premiers surpris. ils n'écoutent rien et en plus sont amnésiques.

Avez-vous l'intention, l'impression d'être un groupe engagé ? L'album se termine par «work, consume, shut up»... Est-ce que cela coule de source d'associer musique rock et politique ou bien est-ce antinomique ? Je dis ça car j'ai vu passer beaucoup de commentaires réprobateurs, de gens qui s'offusquaient, suite à la prise de position de certains labels comme Epitaph Records, , groupes, nos confrères de Metalorgie... en faveur du mouvement Black Lives Matter, en France comme aux USA.
Associer punk rock et politique n'est pas systématique mais pas non plus antinomique, une bonne réponse de Normand me diras-tu. Si je reprends mon parcours, je me suis engagé assez jeune en faveur de l'écologie tendance dure, puis par la suite pour l'Altermondialisme. Lorsque j'étais dans Creep AC mes textes ne parlaient pratiquement que de l'aptitude exceptionnelle qu'a l'Homme à détruire son environnement au nom de l'enrichissement («Unnatural vice», «Broken nation», «Risque zéro», «Résister c'est vivre».). Ensuite avec Ravi le propos n'était pas politique du tout, avec The Repeaters non plus, c'était plus le fun pour le fun et le fun. Avec The Eternal Youth je reviens avec un discours plus engagé : «Life is a battlefield», «Voices from the underground», «New pandora's box» ou «The worst road to take»... et bizarrement, en 20 ans les revendications sont les mêmes. Par contre les problèmes ont empiré. Pour conclure, en tant que citoyen du monde je me dois d'avoir un avis sur notre passé, notre présent et notre avenir et je suis libre de l'exprimer. Le fait est que je compose et que j'écris des chansons. C'est donc pour moi un moyen d'expression que j'utilise. Par contre, en tant que spectateur, j'ai toujours eu du mal à apprécier les concerts des groupes qui prennent le rôle de donneurs de leçons, avec des discours entre chaque morceau, «faites ceci, faites pas ça.». J'essaie donc de me limiter aux messages délivrés par mes textes.

A priori pour cet été c'est mort mais vous êtes prêts à enfourcher le tigre à la rentrée ? Vous vous sentez mieux au BBC ou à La Souleuvre ?
Pour cet été ça va effectivement être compliqué, les festivals étant tous annulés. Nous devions faire Beauregard, une semaine après la sortie de l'album mais nous sommes directement reprogrammés l'année prochaine donc tout n'est pas perdu. Par contre nous avions 17 dates de calées et elles seront difficiles à reporter. Pour nous aider à organiser tout ça, nous avons l'aide de Tom de Sherep Booking, qui planche sur notre automne où plutôt que d'enfourcher le tigre, nous allons monter dans notre van et sillonner le plus de contrées possibles, pour enfin faire vivre sur scène cet album qui nous est cher. Nous avons tellement hâte. Sinon, nous nous sentons aussi bien au Swan Sound Studio, ex-Studio de la Souleuvre, qu'au BBC. Nous y avons nos habitudes, les gens qui y bossent sont des amis. Ça fait plus de 20 ans qu'ils soutiennent nos projets respectifs parce que nous sommes des acharnés du boulot et qu'a priori nous n'avons pas trop mauvais goût.

Un truc à rajouter ?
Oui. Nous voudrions ici remercier tous les gens qui nous soutiennent depuis 2014, qui viennent nous voir sur scène et qui achètent nos disques, ceux qui s'échinent à organiser, avec leurs petits moyens parfois, nos concerts, ceux qui partagent nos publications systématiquement sur les réseaux sociaux et ceux qui nous encouragent par leurs commentaires. Également remercier TFT Label et Opposite Prod pour leur confiance de toujours. Mr Cu ! de Kicking Records pour l'énergie dépensée sur la sortie de Nothing is ever over, sa vista et sa patate. Remercier Catherine de KK Press Officer, notre attachée de presse, pour l'immense travail réalisé sur la promo de

notre album, Patrick Kollender pour nous avoir permis d'utiliser ses magnifiques photos pour réaliser la pochette et le livret. Theïa PT the best teacher ever ! Les groupes avec lesquels nous avons partagé la scène, les loges et les afters mémorables. Et enfin un grand merci à toi Guillaume pour ton soutien qui ne date pas d'hier, tu sais de quoi je parle. La bise du coude les amies et amis et, pour paraphraser un certain Tomoï, vivement le jour où nous pourrons reprendre les gestes d'amour !

Merci à Fra et à TEY.

■ Guillaume Circus

LESSER GLOW

NULLITY

(Pelagic Records)

Un EP paru en 2018 aura suffi à Lesser Glow pour rejoindre ce qui ressemble à la plus prestigieuse écurie de post-métal qui continue donc son travail de dénichages de talents au-delà de l'Europe avec ces Américains. Si l'adjectif «post» peut leur aller, leur rayon, c'est plutôt le doom, n'hésitons donc pas au moment de les affubler de l'adjectif «post doom» tant leur sons sont gras, lourds et lents d'une part, tant de l'autre, ils sont capables de faire monter la sauce sur plusieurs minutes, d'empiler les couches de gratte et de jouer avec l'opposition claire/obscure. Les variations de rythmes accentuent l'idée qu'il n'est pas possible de les enfermer dans une case précise, même sur des titres courts, comme «Versterven», ils réussissent à s'amuser des cadences et à creuser leur côté sombre tout en cherchant la lumière. «Fostering this nullity» ou «The great filter» démontrent la capacité du combo à chanter avec une voix douce, elle reste, pour moi, sous-utilisée au vu des frissons qu'elle procure et du choc qu'elle permet avec le chant caverneux, plus monotone et «classique». D'autant plus que les Bostoniens ne rechignent pas à élaborer des plans qui sortent de la norme, poussant parfois l'expérimentation jusque «Alone in the column», le titre est en position centrale mais on ne sait pas trop si c'est un interlude ou une aventure plus mystique. Je préfère quand ça joue un peu plus direct et avec toutes les armes à disposition comme sur «Toba» mais qui écoute ce genre de groupe pour un seul titre ? C'est bien l'intégralité de Nullity qu'on s'enfourne et comme tous les ingrédients y sont, je ne boude pas mon plaisir...

■ Oli

Photo : Kevin Depot

M.O.K.O.

FORCE

(DBDC - Inouïe Distribution)

Quel est le point commun entre la gazelle des steppes africaines coursée par un guépard affamé, la course en bout de terrain d'un ailier de rugby qui doit passer un dernier défenseur avant d'aller aplatir le ballon et le dernier EP de MOKO ? Le changement d'appui, de direction. Si pour les premiers exemples il s'agit de survie ou de victoire, pour MOKO c'est un style musical déjà bien senti, comme dans leur premier EP Source sorti en 2019. Dub, electro, trap, drum'n'bass, ragga, punk, rap, rock la force de Force est de ne pas laisser s'endormir l'auditeur, avec un changement d'axe incessant. Un peu comme si tu cherchais une radio sur la bande FM, à l'ancienne, en tournant un bouton et qu'à chaque fois que tu captais un son, ça le faisait bien. MOKO cultive l'art du mix, de l'empilement sonore comme un burger multicouche, mais loin d'être indigeste car le dosage est toujours subtil. Le duo nancéen invite quelques guests à poser leurs chants en anglais ou espagnol, histoire d'épicer encore un peu plus la galette et qu'aucun track ne finisse sans voix.

Au final, encore un EP de seulement 5 titres pour 17 minutes mais une impression d'avoir avalé un LP compilation sur le thème «Quand un collectif explose l'idée que la musique électro ne serait que des titres de 10 minutes avec 3 bruits de chants de baleines et un léger rythme au wood block». Toujours très sympathique.

■ Eric

CHRONUS

IDOLS

(Listenable Records)

Bah merde alors, ça sort d'où encore, ce groupe ? Chronus. Putain, ça ne me dit rien. Mais alors, rien du tout. Krokus, oui, mais pas Chronus. Mes recherches m'apporteront comme information qu'il s'agit là d'un quatuor suédois avec une moyenne d'âge assez jeune et qui a tapé dans l'œil (aïe) de l'actuel batteur de Megadeth. C'est bref et concis, je te l'accorde. Mais est-ce bien le plus important quand ce même groupe a décidé de nous offrir sur un plateau d'argent un disque d'une qualité irréprochable (malgré un look peu recommandable, mais comme dirait mon ami Koud'j, les gars ont peut être passé plus de temps à bosser les gammes de pentatonique qu'à faire du shopping dans les magasins de fringues).

Idols, deuxième album de la formation emmené par The Baron (ok, super le blaze), est effectivement une petite merveille. Le groupe a un certain talent pour écrire des chansons captivantes et abouties et la voix de son gourou, proche de celle d'Ozzy version bonne cuvée, est envoûtante à souhait. Le mix parfait pour une formation qui délivre un hard rock teinté de pop non dénué d'intérêt mais pas toujours du plus original (les ombres de Volbeat et surtout de Ghost planent ici et là tout au long de ce deuxième effort). Chaque titre est un tube en puissance, que les riffs soient accrocheurs («Montains of madness» qui aurait pu se retrouver sur un album du. madman Ozzy, ou «Heavy is the crown» qui enfonce le clou, le puissant «Pharos»), que les refrains soient imparables («Sheperd») ou que l'ambiance soit lourde et pesante (le pachydermique «Sun», véritable OVNI de ce disque ou le très inspiré «Black water»). Le revival 70's tire aussi son épingle du jeu («Black water») et on caresse le sublime avec le titre éponyme (savant mélange de riffs incontournables et de mélodies magiques). La production, assurée par un ancien Ghost, est imparable et Chronus ayant des supporters de luxe (certains membres de Megadeth et Gojira, excusez du peu) frappe un grand coup. En espérant que cela dure, car si les types remettent ça à chaque sortie, on risque de se faire plaisir !

■ Gui de Champi

THE DENIRO'S

SURFIN' IN LOVE

(Autoproduction)

Quand on habite Toulouse et que l'on aime le surf, c'est pas évident. Bon il y a bien le mascaret qui remonte la Garonne, mais pour qu'il arrive jusqu'à la ville rose, il faut s'accrocher. Idem pour les fans de Robert De Niro qui voudraient le voir débarquer sur la place du Capitole. Il pourrait lui aussi traverser l'océan Atlantique en pédalo et remonter le fleuve jusqu'à la capitale de l'Occitanie, mais c'est tout aussi improbable. Alors quand on aime le surf et Robert de Niro et qu'on est bloqué dans les terres, qu'on est un groupe de cinq copains qui savent faire de la musique, et bien autant partir sur l'improbable fusion d'un acteur ricain et d'un style de rock éternellement assimilé à la culture surf avec The Deniro's. Ce qui semblait n'être qu'une sympathique private joke lors de la sortie de leur EP Are you surfin' to me ? en 2018, deviendrait-il soudainement plus sérieux avec ce premier LP, baptisé Surfin' in love ?

Alors oui et non. Oui, parce que tout comme pour la première vague de 2018, les cinq gaziers de The Deniro's s'amusent musicalement, mais le font sérieusement, en proposant un surf rock toujours aussi académique et sympathique. Non, parce qu'avec des tracks comme «Beach, please...» ou «Are we surfin' tu you ? Yes, we are.», on ne peut pas non plus prendre leur initiative avec la même gravité que le dernier Nick-Cave. Mais globalement, c'est toujours plaisant, et pour cette nouvelle fournée, on a même droit à quelques écarts de musique western «A Bronx tail» ou folk «Farewell, lonely old surfer», qui semblent indiquer que la carrière de The Deniro's, à l'instar de Robert, va être longue et diversifiée. En tout cas, pour cet été 2020, plutôt que d'attendre de te prendre l'éventuelle deuxième vague de Covid dans la poire, prends plutôt la vague avec The Deniro's, c'est beaucoup plus rafraîchissant et ça fait du bien pour la santé.

■ Eric

TEMNEIN

TALES : OF HUMANITY AND GREED

(Autoproduction)

Ce n'est pas un secret, le death mélodique n'est pas franchement mon rayon de prédilection mais je me suis fait avoir le troisième album de Temnein. Si je reste assez peu sensible à l'oxymore «chant guttural / guitares douces» qui est la colonne vertébrale du genre («The blind and the greedy» ne me fait vraiment pas bander), les expérimentés Lorrains (ils occupent la scène depuis 2009) font la différence en incorporant un tas d'autres éléments qui les éloignent du mélo-death et les rapprochent de mon cœur (oh, comme c'est beau). Sans déconner, je n'ai pas grand-chose à reprocher aux passages alambiqués très progressifs («A few drops of blood»), aux parties instrumentales qui font monter la pression («I am Davy Jones») et aux titres épiques («Scums of Hamelin»). Les Nancéiens me plairaient encore davantage en variant un peu plus le chant et en virant quelques sonorités/ambiances influencées par le métal des années 80' mais le résultat ne ressemblerait certainement plus à du Temnein...

■ Oli

ONE LIFE ALL-IN

LETTER OF FORGIVENESS

(Autoproduction)

En six titres (dont une reprise de The Cult) et un gros quart d'heure, One Life All-In a réussi à foutre le bordel dans ma petite tête. Ça m'apprendra à écouter la musique trop fort au casque ! Ou alors à ne pas me renseigner au préalable sur la came que je vais m'envoyer dans les oreilles.

Car le quatuor franco-américain, emmené par le chanteur du groupe US The Spudmonsters et comprenant dans ses rangs le puissant batteur Kevin Foley (Abbath, Benighted) et deux anciens Seekers Of The Truth, balance un punk hardcore métallique qui ne fait pas dans la dentelle.

Après un premier EP (The A7 session) en 2017, One Life All-In récidive dans ce format court avec Letter of forgiveness, histoire de bien cimenter ses bases avant de passer à l'étape de l'album. Grand bien leur fasse. Et même si je ne raffole pas du chant de Don Foose (j'ai même un peu de mal avec le chant aigu dans ce style), il faut reconnaître que One Life All-In, n'y va pas avec le dos de la cuillère pour se montrer percutant et efficace. Respectueux des codes du hardcore, aussi à l'aise avec les brûlots rapides («Discharge», «Cold hand struggles») qu'avec des titres plus lents («Sacred heart», ce «supergroupe», fait pour durer d'après les dires de ses membres, bénéficie d'un son mastoc et d'un batteur exceptionnel. Même si la technicité des musiciens est irréprochable, les compo se passent du superflu pour aller à l'essentiel. Et même si je n'écouterai pas toute la journée, ça fait du bien par où ça passe.

■ Gui de Champi

BILAL

BILAL

(Araki Records / Atypeek Music / Winslow Records / Decagon Records)

Si la musique adoucit les mœurs, celle de Bilal (non, pas Hassani, voyons) les agite aussi bien volontiers. Ce quatuor math-rock, formé par des membres de groupes divers et variés (A Far-Off Reason, Triceratops, Garmonbozia et A Shrimp Case) sur la Côte d'Azur en 2014 et désormais installé à Lyon, a pris trois bonnes années pour parfaire les six titres de son premier disque éponyme. Il lui a fallu également moins de trois ans avant de le sortir via plusieurs structures que sont Araki Records, Atypeek Music, Winslow Records et Decagon Records. Autant dire que Yann (batterie), Raphaël (basse, voix, claviers), Uriel (guitares) et Louis (guitare) n'ont pas une vision court-termiste de leur projet musical majoritairement instrumental, et cela se ressent instantanément à l'écoute de leur première œuvre. Une véritable leçon donnée à tous les groupes qui veulent brûler les étapes, on ne le dira jamais assez : apprenez à jouer de la musique (ou à défaut, à savoir jouer avec vos camarades) avant de sortir un disque, bordel de merde ! À ce titre, chapeau bas à Bilal pour ce rappel primordial.

Au menu de ce premier album, tu trouveras une trentaine de minutes de musique rock vagabonde et fondamentalement (très) vivante, même si la voix n'apparaît qu'à de simples occasions pour ajouter la dose utile en harmonies au moment opportun. Chaque titre de Bilal est une narration, une bande sonore digne d'un paysage cinégénique bien amplifiée par le pouvoir mélodique des guitaristes qui ne s'acharnent pas à montrer l'étendue de leurs techniques, bien que le tapping déployé ci et là égaie merveilleusement nos oreilles. Les airs couvrant les plages de ce disque éponyme nous rappellent autant Totorro que Lite (mais pas que), mais peut-être avec plus de flegme. Non pas que Bilal renonce aux grandes envolées, mais son jeu plein de justesse et de subtilité domine le degré de volume et la saturation plus ample que l'on peut percevoir chez d'autres musiciens pratiquant un style similaire. D'ailleurs, les Lyonnais n'hésitent pas par moment à explorer d'autres possibilités pour s'exprimer comme cette surprenante «V. (Soufre)», chanson acoustico-électronico-percussive dont le début aurait très bien pu être un morceau de Radiohead époque Hail to the thief (ça marche avec d'autres albums aussi). L'album se termine par un morceau très dansant qui calme progressivement ses ardeurs pour s'octroyer une lourdeur étouffante très post-rock/post-hardcore accompagnée des délicieuses notes de violoncelle de Manon Louise Rudant, seule invitée du disque. Une délicatesse qui parsème ce disque fort de ses progressions hautement maîtrisées.

■ Ted

COURTNEY MARIE ANDREWS

OLD FLOWERS

(Fat Possum Record)

Je suis tombé amoureux de la musique de Courtney Marie Andrews dès les premières mesures, comme je suis tombé sous le charme de ma chère et tendre épouse dès notre premier regard (et je ne dis pas ça par ce qu'elle va relire mon texte avant parution). À tout juste 29 ans, cette artiste américaine tout droit venue de Phoenix en Arizona est ce qu'on pourrait vulgairement qualifier de chanteuse pop-folk. «Vulgairement», car trop réducteur. Courtney Marie Andrews est une artiste, authentique. Et pourtant, je ne la connais pas. Mais Old flowers, son nouvel album, me fait penser que je ne dois pas me tromper.

Successions de chansons épurées et toujours empreintes de spleen et de candeur, Old flowers m'a instantanément séduit. Comment en aurait-il pu être autrement, tant l'émotion se dégageant de l'ensemble des titres est perceptible. Difficile en effet de rester insensible à l'écoute de ces pépites sonores touchantes et sans artifice. Alternant comme élément principal la guitare («Burlap string», «If I told», «It must be somenone else's fault») et le piano («Guilty», «Together or alone», «Carnival dream»), Courtney Marie Andrews propose à ses auditeurs de partager, dans un univers folk saupoudré d'influences country, ses joies et ses peines dans une succession de chansons toutes aussi charmantes les unes que les autres. Le travail des voix et des harmonies est sublime, et le basse-contrebasse/batterie-percussion, discret et tout en souplesse, soutient de fort belle manière, sur des rythmes lents, les très belles chansons. Old flowers est LE disque idéal pour déconnecter et s'évader d'un quotidien oppressant. Une succession de fines mélodies pour prendre un réel plaisir à écouter une artiste complète et authentique.

■ Gui de Champi

KØDE

DISCRETE TRANSFORMATION

(Division Records)

Quand The Chikitas ont décidé de stopper leur aventure, Saskia n'a pas traîné à retrouver le chemin de l'inspiration et a lancé Køde, un travail personnel qui a livré un EP et recruté une bande de joyeux lurons pour former un vrai groupe qui avec Discrete transformation expose une série de compositions distordues mais pas très nerveuses. Sorte de grunge sous Tranxène, on écoute l'opus sans vraiment s'exciter tout à fait, les Suisses pratiquant la saturation tantrique évitant de rentrer dans le vif du sujet pour faire durer le plaisir de voir les riffs mourir à petit feu plutôt que de le mettre (à quelques exceptions près comme sur l'éjaculation «On your side»). On a ainsi le temps de profiter du timbre délicieux de Saskia et de toutes les petites notes et sonorités travaillées rien que pour apparaître au bon moment dans le bon ton et le bon temps. Aussi doux que corrosif, Køde est aussi singulier que pluriel.

■ Oli

BRIEG GUERVENO

'VEL MA VIN

(Klonosphère)

Passé par le métal et le rock progressif, Brieg Guerveno ne se cache plus derrière des distorsions ou des circonvolutions, il se livre totalement sur son quatrième album 'Vel ma vin. Breton et fier de l'être, sa guitare et quelques instruments lui permettent d'exprimer sa mélancolie au travers d'un folk très pur, parfois habillé comme celui de David Eugene Edwards (quand la voix est filtrée comme sur «Tra ma vo»), une musique qui sent la lande, les galets, les rochers, la pluie fine, la force de la nature (l'artwork est magnifique) et dans laquelle on se plonge totalement grâce à l'utilisation du breton. Car à moins de parler la langue de Prosper Proux, les textes n'auront de sens que par les sons qu'ils apportent et les sentiments qu'ils traduisent. Et si tu t'étonnes de retrouver cet artiste chez Klonosphère, l'explication se trouve (en partie) sur «An treizh» où Guillaume et Yann (tous deux Klone) sont invités en toute légèreté.

■ Oli

I LOVE MY NEIGHBOURS

ANTHOLOGY

(Hold on music)

On pourrait penser que c'est un private joke. 4 Parisiens qui sortent leur premier LP en plein confinement mondial. L'album s'appelle Anthology (comme si c'était un best of, et pourtant c'est leur première galette), et ils se prénomment I Love My Neighbours en ces temps où la tête du voisin est plus souvent visible que celle de ton barman ou cuistot préféré. Ah ben tiens ! En bon inspecteur Colombo de pacotille que je suis, trop facile d'imaginer la genèse de tout cela. Entre 2 apéros Whatsapp, 3 recettes de gâteaux au citron, les 4 gaziers bloqués à la capitale se mettent à parler musique, à imaginer un album conceptuel écrit pendant le Home Sweet Home général, pondent un album qui restera le résultat de ce processus particulier, et choisissent comme nom I Love My Neighbours pour bien coller à l'actualité. Sauf qu'à l'écoute des 10 tracks, on est bien loin d'un DIY monté entre le salon et la cuisine, même très très loin. Et le baltringue d'inspecteur Colombo peut aller rejoindre ses poteaux dans son EHPAD préféré, parce qu'il a tout faux.

En réalité, cela fait 14 ans qu'I Love My Neighbours existe. Sont-ils des adorateurs de la procrastination ou des perfectionnistes hardcore pour ne jamais rien avoir proposé auparavant ? Il faudra leur poser la question. En tout cas, leur réponse est impeccable. Ce premier LP de 10 titres semble sonner comme l'album référence pour un groupe, celui qui fait suite à plusieurs EP et démos, celui qui imprime son style, aligne les tracks imparables et sonne comme la première pierre d'un monument en devenir. Et musicalement dans tout ça ? Du bon rock avec un peu de pop juste comme il faut. Chaque track a sa texture personnelle, travaillée et affûtée. D'un «Hello» pop rock à la mélodie accrocheuse, un «Now sing» plus posé, un «uptight» plus hargneux, un «Horizon» plus pesant, un «James» qui souffle le chaud et le froid. Chanté en anglais avec une voix perchée et intense, accompagnée de guitares souvent intrusives sans être agressives, et d'un clavier savamment dosé. I Love My Neighbours est le Guillaume Tell de la chanson rock, il fait mouche à chaque carreau.

14 ans d'attente pour une première galette, c'est long. Il y a bien eu un EP Should we write a single ? il y a quelques années, mais bon, même Tool est plus rapide, c'est dire. On espère que le prochain LP ne s'appellera pas La Pléiade et qu'il sortira avant 2034, car ce serait dommage de partir sur une pareille fréquence.

■ Eric

APPLE JELLY

DIE, MOTHERFUCKER ! DIE !!!

(Autoproduction)

On a beau suivre la carrière musicale d'Apple Jelly depuis longtemps (2003 !), on n'est pas toujours au fait des splits/reformations/resplits/re-reformations/changements de line-up... Ce qui est sûr, c'est que le cœur du combo, c'est celui de BEnn et que la plupart des titres qui nous sont proposés en ce mois de juin 2020 traînent dans ses cartons depuis quelques années, on en trouvait d'ailleurs déjà deux sur l'EP Control sorti en 2013.

Autour de lui, on aurait pu retrouver sur scène Dav/Fat Kick Jo (batterie), Théo (basse, guitare, synthés) et Axel (claviers) si un certain virus n'était pas passé par là, pour danser avec les gaillards en live, on va encore attendre un peu. Oui, «danser» parce que la pop teintée d'électro des débuts est devenue une machine à brûler les dance-floors, entre new-wave sous testostérone et disco-punk amoureux. On a de la grosse basse, un groove phénoménal, des lignes de chant plutôt douces, des rythmes qui incitent à la débauche et donc des guitares plus discrètes. Avec ce genre de recette, les oreilles se tournent vers New York et les emblématiques LCD Soundsystem mais on peut ajouter MGMT avec qui nos Lyonnais partagent un sens certain de l'esthétique (notamment au travers de clips qui se font remarquer : «Control» avait lancé la mode du gilet jaune, le dernier en date «Die, Motherfucker ! Die !!!» était nominé aux Berlin Music Video Awards dans la catégorie «best narrative» aux côtés de Lindemann et de Kemba qui lui a remporté le prix). Plus proches de nous, on peut voir ce cru Apple Jelly comme une version acidulée de Soulwax ou une approche moins intimiste de The Married Monk (période Headgearalienpoo).

Toujours très pop, encore plus cash électro-clash, Apple Jelly aurait raflé la mise sur les pistes de danses si la fin de l'ancien monde (qui est en plus un des thèmes de l'opus) ne tombait pas pile poil en ce moment. Mais avec des sonorités qui hantent les esprits depuis les années 80, gageons que leurs tubes nous fassent encore vibrer dans le monde d'après.

■ Oli

APPLE JELLY

BENN INSTIGATEUR ET RÉANIMATEUR D'APPLE JELLY SE DÉCONFINE DOUCEMENT EN PRÉPARANT LA SORTIE DU NOUVEL ALBUM DE SON BÉBÉ, C'EST À QUELQUES JOURS DE L'HEUREUX ÉVÉNEMENT QU'ON LUI A POSÉ UNE SUCCESSION DE PETITES QUESTIONS...

Apple Jelly disparaît et réapparaît sur les radars assez régulièrement, as-tu songé à stopper définitivement l'aventure ces dernières années ?
Évidemment, plein de fois. Entre ce qui m'est arrivé au niveau professionnel, puis plus tard au niveau personnel, j'avoue que j'avais lâché l'affaire. Mais le destin en a voulu autrement, et sans le coup de téléphone d'un ami qui exigeait, et je pèse mes mots, d'avoir le groupe pour l'anniversaire de sa femme, et bien, je ne ferais probablement pas cette interview aujourd'hui.

Certains titres de l'album sont «vieux», leur redonner une jeunesse, c'est leur donner une nouvelle chance ?
Non, pas forcément. Du moins, je ne le vois pas comme ça. Entre la maquette du disque, le premier enregistrement et le mix de cette année, mes goûts ont évolué, mais le propos n'a pas changé. Souvent on oublie que ce qui est le plus important, c'est ce que véhicule une œuvre artistique. Aujourd'hui, en France, on a tendance à penser la musique comme ce que les américains appellent l'»entertainment», un truc dans l'air du temps et surtout distrayant. Et c'est fort dommage.

Composer est plus difficile que recycler ?
Je ne recycle jamais dans la mesure où je ne sors que du neuf, donc je ne sais pas.

L'album sort dans quelques jours, quel sentiment prédomine ?
Le doute, comme tout papa qui attend son bébé...

Es-tu du genre à vouloir faire sans cesse des modifications ou alors tu te satisfais du travail accompli ?
Un album correspond à une photographie à un instant T. Donc, à T+1, j'ai envie de tout changer (rires).

Le Apple Jelly 2020 est clairement dansant, à quel niveau est la frustration de ne pas pouvoir jouer en live à cause du COVID-19 ?
Au moins au niveau de la connerie de Trump !

La période de confinement a été source d'inspiration ?
C'était une période bénie où je me suis senti humain à nouveau. Pour le reste, l'avenir nous

le dira.

Le mélange d'un énorme groove, d'électronique et de mélodies très pop renvoient à LCD Soundsystem ou MGMT, c'est flatteur ou réducteur ?
Je ne sais pas. j'aime beaucoup LCD Soundsystem, donc je suis flatté, mais très honnêtement, je m'en fous un peu. L'important, c'est que la musique circule et que les gens se l'approprient. Si après, ça leur fait penser à la période scopitone de Sheila, c'est pas mon problème.

Tu préfères qu'on considère Apple Jelly comme un groupe électro-pop ou pop-rock ?
Là encore, je m'en fous. Je ne pense pas qu'un groupe compose en se disant, je vais faire une truc pop rock. Il arrive ce qu'il arrive. On nous a beaucoup qualifié de Disco Punk, c'est très bien aussi.

Le streaming est devenu un enjeu important, le single a trouvé son public ?
Oui. Le streaming est très bon. On a eu la chance de se retrouver très bien placé sur des grosses playlists. Ça c'est vraiment bien, même si je ne suis pas un consommateur de streaming, aujourd'hui, c'est vital pour un groupe.

«Die, motherfucker ! Die !!!» est un clin d'œil à Russ Meyer, qu'est-ce qui vous plaît dans son cinéma ?
Les mitraillettes et les nichons. Plus sérieusement, j'aime les artistes libres. C'en est un..

Musicalement, ses bandes-sons sont assez éloignées de votre univers. Vous pourriez refaire la musique d'un de ses films ?
Pourquoi pas. On adore la musique de film.

Le clip est assez «dérangeant», vous n'avez pas craint la censure ?
Je crois qu'on s'en foutait. Le clip est hyper important. 8 clips sur 10 sont à se flinguer : belles images, belles gonzesses, beaux mecs, et là, tu vois, je commence à dormir. Le clip est un moyen d'expression formidable, et il est trop souvent pris pour de la communication. La liberté d'expression est tellement compliquée à appliquer aujourd'hui, qu'il faut profiter de tous les médias pour s'exprimer sans aucune retenue. La seule retenue qui est valable, est celle punie par la loi, à savoir l'incitation à la haine, au racisme etc... Pour le reste, il faut y aller, et pas qu'à moitié.

C'est un vrai court-métrage, en temps comme en argent, c'est un gros investissement, comment y êtes-vous arrivés ?
On a rencontré une super équipe, celle de Glockhome à Lyon, après avoir cherché et casté beaucoup beaucoup de réalisateurs. Glockhome nous a ensuite présenté à José Daniel Zaluega le réalisateur, et ce fut une vraie rencontre artistique en ce qui me concerne.

Vous n'avez pas remporté de Berlin Music Video Awards mais y participer assure une belle promo, il y a eu des retombées concrètes ?
On ne nous regarde plus pareil !

Tu connais le «Die motherfucker die» de Suicide Commando et son clip ?
Pas du tout. J'irai voir.

Malgré la situation sanitaire, des concerts se préparent ?
Oui, dont un très prochainement, tenu secret pour le moment, mais l'endroit est assez fou.

Merci à Benn ainsi qu'à Elodie chez HIM Media.

■ Oli

ENDING SATELLITES

HOME SESSIONS

(Autoproduction)

Tu faisais quoi entre fin mars et fin avril ? T'étais certainement confiné chez toi à télé-travailler, ranger des trucs que tu ne savais même plus que tu les avais ou binger NetFlix. De nombreux artistes ont profité de ce temps pour composer et certains n'ont pas attendu pour exposer leurs travaux. Ainsi Ending Satellites a mis en ligne un titre par semaine sur le net à partir du 27 mars, reversant tous les bénéfices du streaming et des achats à la fondation Abbé Pierre. Un mois plus tard, l'ensemble forme le EP intitulé Home sessions (le nom n'a pas dû être difficile à trouver) qui préfigure quelles ambiances domineront le nouvel album à paraître à l'automne. Au regard de l'artwork, on peut penser que l'expédition de Damien à travers les Pyrénées lui ait inspiré quelques promenades sonores au plus près des sommets enneigés (certaines pochettes précédentes présentaient elles aussi des montagnes mais vues de loin). Et plus que les parois rocheuses, les pics granuleux et le froid, ce sont les images de la douceur de neige, sa pureté et le calme qui transpirent de ces quatre petites pièces où s'entremêlent piano et guitare. Ending Satellites a dû jouer avec les contraintes de la maison, on retrouve donc peu d'instruments et très peu de couches pour un mixage qui cherche à garder toute la clarté des notes du clavier comme de la guitare acoustique. Le post-rock ouaté disparaît le temps de «We've been there» qui intègre une gratte électrique (qui sait rester douce) et une rythmique basse/batterie qui réchauffe le tout, un titre peut-être plus ambitieux que les trois autres ou alors une petite piqûre d'adrénaline pour mettre en relief la délicatesse de ses voisins. On est alors moins dans le contemplatif et davantage dans l'action même si elle ne porte pas plus loin que le kilomètre autorisé autour du domicile. Ce petit coup de boost électrisé (qu'on retrouve à la fin de «A white monday») apporte un bel équilibre à l'ensemble et allonge la distance du voyage. Entre fin mars et fin avril, Ending Satellites a rendu le monde plus beau depuis chez lui, peu nombreux sont ceux qui peuvent en dire autant.

■ Oli

BÄRLIN

THE DUST OF OUR DREAMS

(L'autre Distribution)

En climatologie, quand une masse d'air chaud rencontre une masse d'air froid, cela génère une dépression. Un aléa météorologique qui, s'il évolue vers un ouragan, un cyclone ou une tornade sait combiner violence avec destruction. Chez Bärlin, on cultive également les rencontres entre deux airs opposés. Il y a l'air chaud de la voix de Clément, gorgée d'émotions, un poil lyrique, douce et calme qui vient envelopper ton esprit. En opposition répond la clarinette du même Clément qui apporte une fraîcheur, une limpidité dans des thèmes clairs, fluides et mélodiques. De la rencontre de ces deux instruments, on ne glissera donc pas vers une dépression climatique et son potentiel dévastateur, mais plutôt une dépression mentale, froide et personnelle.

L'univers dans lequel nous plonge Bärlin oscille plutôt vers le côté sombre de l'âme, vers un cœur noir qui pulse «Black heart», des rituels païens «Pagan rituals» comme des initiations shamaniques, des poussières de nos rêves «Dust of our dreams», pour reprendre le très beau titre de ce troisième LP. Une belle définition de ce qui t'attend à l'écoute de cet album. Avec Laurent à la basse et Simon à la batterie qui posent un univers post rock alternant montées en puissance, ellipses hypnotiques et ambiances froides et douces, dans lequel la double personnalité de Clément vient s'épanouir, ce trio lillois t'invite dans son univers personnel. De part la configuration du trio et des instruments qui la compose, on pourrait penser à Morphine, même si musicalement, on retrouve les côtés spleenesques et intimes d'un Nick Cave ou d'un David Eugène Edwards & Alexander Hacke. Et en définitive, on se laisse envelopper de ces souffles mélancoliques qui jonglent avec le chaud et le froid, comme avec tes émotions.

■ Eric

KING WITCH

BODY OF LIGHT

(Listenable Records)

J'ai vécu un confinement assez agréable. Avec un rythme assez soutenu, entre télétravail très (tôt) le matin et charge d'enfant (au singulier et dans le bon sens du terme certes, mais il y avait quand même du boulot) l'après-midi. Un des avantages, outre le fait d'avoir passé énormément de temps avec ma petite famille, était de travailler en musique tout en étant concentré sur mon activité professionnelle. Sauf qu'il m'est arrivé une fois de stopper net toute activité sur mon PC tellement le disque que j'étais alors en train d'écouter était puissant. Ce disque, c'est Body of light de King Witch.

King Witch est un quatuor écossais menée d'une main de fer dans un gant de velours par la voix envoûtante de Laura Donnelly. Après une première production remarquée en 2018, le groupe, signé par Listenable Records, propose une merveille de heavy doom et enfonce le clou avec ce Body of light, long de soixante minutes pour neuf morceaux (quatre titres durent plus de huit minutes, parfait pour poser les ambiances lourdes et malsaines et sans se fixer de limite). Dès la mise en bouche avec le titre éponyme, combinant ambiance lourde et envolées rapides et maîtrisées, King Witch donne le ton d'un disque classieux et vertueux. Les deux pièces maîtresses de ce disque délicieux s'avèrent être les deux morceaux les plus longs : «Solstice I - She burns» pointe le bout de son nez dans une atmosphère lancinante se transformant au bout de huit minutes en complaintes heavy. Laura est aussi efficace quand il s'agit de poser une ambiance ou quand il est temps de lâcher les fauves. «Beyond the black gate» suit la même destinée et fait voyager l'auditeur dans un univers sonore difficilement descriptible. Et quand il s'agit d'envoyer des morceaux francs du collier (le rapide et démoniaque «Witches mark», le lourd et puissant «Order from chaos»), le groupe se sublime. Au même titre que quand il s'agit de faire rimer mélodies et volupté («Solstice II» est un régal).

S'inspirant de Black Sabbath et Candlemass, le groupe écossais, jouant dans la même cour d'école qu'Avatarium, pose une bombe.

■ Gui de Champi

BEN SHARPA & RIP!LICK

HANGING IN THE BALANCE

(Atypeek Music / Get A Life! Records)

Le cher et regretté talentueux rappeur sud-africain Ben Sharpa, décédé en 2018 à l'âge de 41 ans, nous a légué au début de l'automne dernier une collaboration avec le groupe suisse d'electro-ambient Rip!Lick, en guise d'album posthume. Cette union qui a vu le jour autour de l'année 2015 (d'après les archives que nous disposons sur la toile) est en réalité le fruit d'un pur concours de circonstance, étant donné que les Suisses ont vu peu de temps avant leur chanteur/MC partir. Le hasard fait bien les choses puisqu'Hanging in the balance est vraiment le genre d'album hip-hop que nous adorons à la rédac' : frais, bien joué, varié, prod soignée, inventif, créatif, addictif, et je vous passe tous les qualificatifs dithyrambiques qu'on pourrait lui donner. Si vous avez déjà un faible pour le travail et les choix artistiques de Ben Sharpa (rappelez-vous du très bon projet audiovisuel et multimédia 4th density light show avec Pure Solid), alors foncez tête baissée, la déception ne devrait pas se faire trop sentir.

À la différence de ses précédents disques, Ben Sharpa joue ici avec un groupe qui se met littéralement au service de ses flows acides et qui apporte une autre vision, avec une teinte jazzy dira-t-on, en tout cas beaucoup moins électro et futuriste que par le passé. Cela n'empêche pas cette formule de balancer des grooves imparables («Food Inc.», «E.M.P.I.R.E») mais également des ambiances relativement ternes comme cette chanson traitant du mouvement #BringBackOurGirls, une série de manifestations appelant à la libération de lycéennes de Chibok au Nigéria enlevées par Boko Haram en 2014. Le rappeur sud-africain a toujours eu à cœur de combattre les injustices par les mots ou à sensibiliser son auditoire à des causes importantes à défendre comme l'écologie («Go green»). Quel que soit la forme artistique employée, qu'elle soit old school ou new school, quel que soit le nombre de BPM sur lequel son flow s'est illustré, il laissera une empreinte non négligeable au monde du hip-hop et surtout à celui de l'Afrique du Sud et à la France. À ce titre, nous profitons de ces lignes pour remercier sa famille de Jarring Effects pour nous avoir fait découvrir Ben en 2007 par le biais de sa compilation Cape Town Beats Volume 1. Pour finir, si vous souhaitez acquérir ce disque, sachez que les revenus des ventes sont reversés directement à sa famille. RIP Kgotso Semela aka Ben Sharpa.

■ Ted

H-ONE

MMLXIX
(Autoproduction)

MMLXIX, c'est 2069, c'est un avenir sombre où la ville se consume et où l'innocence est clairement perdue. Le travail graphique du talentueux Jouch rejoint les idées du trio qui s'inquiète du monde pas si lointain qui nous attend dans quelques années si l'homme continue de faire n'importe quoi. Là où beaucoup de groupes jouent avec l'anticipation et un cataclysme apocalyptique, Alan, Adrien et Arnauld sont plus dans un registre de la collapsologie, un effondrement réaliste d'une civilisation qui aurait abusé de tout sans réfléchir à ses enfants. Leur métal porte donc cette lourde peine sur ses épaules, comme si le combat d'aujourd'hui était perdu d'avance et qu'il fallait déjà pleurer sur le monde de demain. Il faut dire qu'en ce moment, le seul truc qui laisse un peu d'espoir, c'est un putain de virus mortel... Pourra-t-on éviter de passer dans un «nouveau monde» sans devoir le payer au prix fort ?

Côté son, c'est lourd et moderne avec une base thrash avec ses guitares incisives et des mélodies puissantes mais H-One n'hésite pas à élargir son spectre s'appuyant aussi aisément sur des harmoniques artificielles que sur des parties en son clair pour donner du volume à l'ensemble. Petits samples, voix féminine, orchestrations à cordes viennent compléter le tableau et fissurer le bloc massif qui nous tombe dessus. Le tout a été travaillé de main de maître au studio Antistatic avec David Castel (ex-guitariste de Psykup et Manimal qui, outre ses groupes, a aussi bossé avec Lysistrata, Dwail, Nojia...), le réseau toulousain s'est installé à tous les postes pour aider le triple A et David (Sidilarsen) est même venu renforcer quelques lignes de chant sur «I don't give a fuck». Si l'horizon n'est pas franchement dégagé pour la planète, pour H-One, il est clair, il faut continuer à se battre.

■ Oli
Photo : Gally Yokosuka

INTENABLE

ENVIER LES VIVANTS

(Guerilla Asso)

Décidément on ne les arrête plus les bougres ! De là à dire qu'ils sont intenables, il n'y a qu'un pas que je franchis sans vergogne. Petit rappel historique, en espérant être précis et ne pas balancer trop de fake news à la Eric Zemmour. En 2012, suite à un léger hiatus du groupe Nina'School, les deux guitaristes chanteurs, Kévin et Clément forment intenable (le dernier prenant la basse) avec leur pote Got' à la batterie et sortent leur premier album La cour des grands. Ils conservent cette formule de punk rock en français, dans la lignée du label Guerilla Asso mais en plus posé, chanté, moins crié et fougueux qu'avec Nina. Le titre était prémonitoire et l'essai directement transformé. Coïncidence ou pas (hum, je dirais «ou pas»), les groupes susnommés changent de batteur et récupèrent tous les deux Antho, également actuel bassiste de Guerilla Poubelle et homme à tout faire dans son projet solo Mauvaise Pioche (le mec, tranquille, participe à trois disques en ce début d'année 2020). A partir de 2015 les choses s'accélèrent puisque intenable enchaîne un EP, un nouvel album Quatrième mur, un autre EP, acoustique, et donc ce troisième album, Envier les vivants, sorti le mois dernier.

C'est toujours bancal, voire très casse gueule d'associer punk rock, mélodies et chant en français, sans tomber dans la mauvaise variété (pléonasme) mais force est de constater qu'on a affaire à de véritables petits prodiges. On peut même parler de disque de la maturité dis donc. Soyons fous. Les deux précédents étaient chouettes, celui-ci est vraiment top et encore plus abouti, à tous les niveaux. Les morceaux sont bien chiadés, avec de nombreux changements de rythme, leur donnant davantage d'épaisseur. Le travail sur les parties guitares n'est pas en reste et le fait d'être passé ici d'un trio à un quatuor ne fait que renforcer cette impression. Cela semble simple car extrêmement efficace mais quand on l'écoute plus attentivement, on se rend compte que cela fourmille de petits détails et de bonnes idées. Impossible de ne pas évoquer également les textes, bien ciselés eux aussi, d'une certaine finesse, agrémentés de quelques jeux de mots et références à l'actualité. Ça parle notamment de révolte sociale, de précarité, que ce soit dans «L'époque», «Une cravate ou une corde», «L'aube des vaincus» ou dans mon morceau préféré «Le portrait de Marcel» (accessoirement c'est également le préféré de François Bégaudeau), illustre anonyme gilet jaune septuagénaire gardois, issu de la France «qui a honte, qui grimace, le dos courbé, les mains pleines de crasse», dont le graphe a été détruit par des policiers et qui est également mentionné dans le documentaire «J'veux du soleil !» de François Ruffin. En rapport avec le titre de l'album, il est aussi question de la vie, de sa futilité, de la mort, de la procrastination («Monotone») et pour illustrer le tout, une pochette dessinée en un unique trait de feutre.

Envier les vivants risque malheureusement de rester cantonné à une certaine scène, niche musicale alors qu'il a toutes les qualités pour plaire à un plus large public mais perso je n'envie nullement ces personnes qui ne sont pas curieuses. Rien à voir évidemment avec les lecteurs et lectrices du W-Fenec...

■ Guillaume Circus

NAKED SIX

LOST ART OF CONVERSATION

(Silver Lining Music)

Quand mon rédac chef m'envoie un disque, il omet souvent d'y joindre la biographie du groupe. Du coup, je fais mes petites recherches tout en écoutant le disque en question. Mais il a toujours le chic pour me faire un résumé au préalable. Pour Naked Six (à ne pas confondre avec Nikki Six, le bassiste de Mötley Crüe), j'ai eu droit à : «Naked Six. Fils du chanteur de Saxon». Emballez, c'est pesé ! Je vais avoir droit à un disque de heavy metal et j'en suis ravi. Sauf qu'en fait non, Naked Six, c'est clairement pas du heavy. Loin de là ! Et j'en suis ravi aussi.

Il faut dire que Seb Byford, ayant baigné dans la NWOBHM, a eu envie de faire «son truc» à lui, avec les inspirations qui sont les siennes. Et le jeune homme est plus branché Nirvana et Arctic Monkeys que Judas Priest et Def Leppard, si tu vois ce que je veux dire. Avec son groupe, qu'il a formé avec deux amis d'enfance, il sort Lost art of conversation, premier album qui déboîte. Produit et mixé par Thomas Mitchener (Frank Carter & The Rattlesnakes, Gallows), Lost art of conversation rappelle au quadra que je suis la folie des années 90 dans laquelle j'ai grandi. Larsen, urgence, ambiance syncopée, voix saturées, guitares énergiques et planantes, le cocktail est explosif pour passer un bon moment. Car après le psychédélique et lancinant «21st century brawl» en guise d'apéro, les fauves sont lâchés ! Les bombes s'enchaînent sans discontinuer dans des registres pop, punk, indie que ne renieraient pas Supergrass, Blur ou même un Pearl Jam en furie. Et du coté des contemporains, les audaces sonores pourraient plaire à Queens Of The Stone Age. À la première écoute, Naked Six surprend par son coté bruitiste et sa rage sans limite emmagasinés dans des morceaux aux mélodies riches et frontales. Puis, au fil des écoutes, le groupe devient incontournable et il est difficile de faire ressortir un titre plus qu'un autre tant l'ensemble est de qualité. Si tu cherches du rock lisse et sans goût, je te conseille de passer ton chemin. Par contre, si tu es à la recherche d'un rock'n'roll abouti et audacieux, acidulé à souhait et sentant bon la fin du siècle passé, Naked Six ne pourrait que te ravir. Cerise sur le gâteau, ce «Outside looking in», tout en souplesse et en retenue dans un esprit très Floydien, démontre de fort belle manière la capacité de ce trio anglais à manier avec intelligence les mélodies et les ambiances, et surtout à composer des morceaux aboutis. Sacré disque !

■ Gui de Champi

GRAND MASSIVE

4

(Metalville Records / Rough Trade)

Si III avait laissé une belle impression, sa suite logique, 4 ne change en rien mon avis sur Grand Massive. Le jeu est toujours aussi gras et agréable à l'oreille, c'est rythmé et groovy, c'est aussi rock que métal et surtout, c'est terriblement vivant. On sent que derrière les compos, il y a des mecs qui se donnent, qui suent leurs bières à bosser leurs instrus et servent la cause musicale. Pas de chichi, pas de trucs planplan, et si les Germains ont des envies de révolution, ça passera par du gros son («Revolution waltz»). Les amateurs de mélodies qui ont du punch, de headbanging et d'une zik qui ne demande pas une écoute attentive pour en profiter peuvent donc se procurer cette quatrième aventure de Grand Massive qui lorgne un peu plus que les précédentes sur ses aînés américains (Pantera, Down...) du fait d'une production signée Andy Classen (guitariste de Holy Moses dans les années 80).

■ Oli

BUFFALO SUMMER

DESOLATION BLUE

(Silver Lining Music)

Desolation blue troisième opus du groupe gallois Buffalo Summer, est un disque pratique. Car il fait office de best of de ce qui se fait de mieux dans le genre rock/blues/hard blues qui groove. Pas besoin de collectionner cinquante albums des genres précités, celui-ci suffira !

Cela peut paraître un peu réducteur sur le papier, mais il faut analyser cette réflexion dans le bon sens du terme : Desolation blue est un disque sans fausse note, varié, coloré et très agréable. Vintage et moderne à la fois. Sonnant aussi bien 70's («The power & the greed»), blues rock (le génial «Hit the ground running» et son lap steel, «The mirror», le splendide «Dark valentine» qu'aurait adoré Gary Moore), hard rock («If walls could speak», «Untouchable») ou tout simplement rock («Deep water») le groupe est aussi à l'aise avec les morceaux joués pied au plancher que les titres aux ambiances plus feutrées («Last to know», Pilot light»). Et sans se montrer démonstratif, Buffalo Summer, collectionne les chansons abouties et bourrées de mélodies. Le panel vocal de son chanteur est assez large (j'ai une préférence sur les morceaux s'approchant de Scott Weiland), les guitares sont redoutables, et «efficace» est un adjectif qui colle à la peau de ce disque. Efficace comme ses compositions, efficace comme son exécution, efficace dans son inspiration. Efficace comme un disque de patrons. Je pourrais te vanter les mérites de ce disque en collectionnant les superlatifs qui vont bien, mais je préfère te laisser le soin de te faire ta propre idée et de me faire part de tes impressions. Elles seront forcément bonnes, je n'en ai aucun doute !

■ Gui de Champi

LOUIS JUCKER & COILGUNS

PLAY KRÅKESLOTTET AND OTHER SONGS FROM THE NORTHERN SHORES

(Hummus Records)

Sorti en mars 2019 Kråkeslottet est un album solo de Louis Jucker, frontman de Coilguns, un peu plus d'un an plus tard, on peut trouver dans les bacs une nouvelle production signée Louis Jucker & Coilguns (donc pas vraiment Louis tout seul, ni vraiment son groupe) et intitulée Play Kråkeslottet and other songs from the northern shores.

C'est quoi ce bordel ? C'est tout simplement une nouvelle expérience des Suisses, on navigue entre les univers des deux entités avec quelques morceaux déjà parus («Seagazer», «The stream», «Storage tricks», «Back from the mine», «Merry dancers») en version bien plus rock où la saturation et les basses viennent remplacer le sentiment d'intimité qui prédominait sur l'œuvre originale. Les «autres morceaux des rivages septentrionaux» font la part belle aux instruments classiques (guitare, batterie) et si les constructions ne sont pas tout à fait basiques, on reste loin de la folie déstructurée et dévastatrice de Coilguns. Les ambiances varient d'un morceau à l'autre, «We will touch down» laisse vivre l'envie d'être un song writer où le chant et le timbre jouent un rôle prépondérant, la distorsion granuleuse de «A simple song» sonne comme un revival des seventies, «The woman of the dunes» donne dans le stoner désabusé tandis que l'ultime «Stay (In your house)» renoue avec Kråkeslottet et l'assemblage de sons (de bruits ?) du quotidien pour habiller un titre qui démarre sans vraiment se lancer avant de s'énerver sévèrement sur sa partie finale pour devenir un brûlot rock du meilleur goût.

Louis Jucker & Coilguns Play Kråkeslottet and other songs from the northern shores démontre que les Helvètes ne sont jamais à court d'idées et que le fait de transformer en live des titres folk en hits gavés d'énergie rock peut aller plus loin que des expériences de tournée. Rebosser chaque partie, en ajouter d'autres pour créer un album complètement nouveau, c'est un truc de dingue mais finalement, que cette fine équipe réussisse aussi bien dans cette aventure ne nous étonne pas...

■ Oli
Photo : Noé Cauderay

UNTITLED WITH DRUMS

HOLLOW

(Araki Records / Atypeek Music)

Quand on est multi-instrumentiste, auteur, compositeur, interprète, graphiste et illustrateur, on peut imaginer mener une carrière solo musicale et artistique. On a toutes les cartes en main pour renverser la table et présenter son œuvre. Le poly-artiste Martin Le Borgne, est de ceux-là. Compositeur au sein de Untitled With Drums, il a souhaité monter un groupe pour jouer sa musique en live. 2 guitaristes, un batteur, et un clavier plus tard, le loup solitaire devient chef de meute, et le quintet clermontois sort les crocs pour balancer 10 tracks avec Hollow ce deuxième LP qui fait suite à S/T W/D paru en janvier 2017.

Et cette meute va t'accompagner en distillant une ambiance sombre, mélancolique, parfois violente, rarement apaisée. Une basse épaisse, des riffs de guitares graves, un chant à la fois puissant et fragile. L'introductif «Play with fire» t'emmène du côté noir, «Passing on» te balance lentement comme un métronome géant qui ralentit le rythme pour te faire toujours plus vaciller. Il y aura quelques éclaircies, comme le langoureux «Silver» ou le plus posé «Revolve» qui laisseront la place aux attaques puissantes d'»Heirs» ou la dernière salve «Strange», étirée jusqu'à l'explosion émotionnelle.

Entre grunge et post-rock, entre Alice In Chains et Cave In, entre chiens et loups, Untitled With Drums t'accompagne dans la pénombre d'une forêt dense et brumeuse, la beauté d'une canopée éclairée par une nuit de pleine lune au-dessus en guise de voûte alors que les pupilles scintillantes de la meute qui t'entoure, t'observent étrangement. Brillamment sombre.

■ Eric
Photo : Charly Lurat

WORSHIPERS

LIKE A DAEMON

(Autoproduction)

Nouvelle saison. En 1995, Atari Teenage Riot voulait commencer l'émeute («Start the riot»), en 2009, The Prodigy imaginait le monde en feu («World's on fire»), en 2011, La Phaze prônait la révolution («Psalms and revolution»). En 2020, Worshipers propose d'y aller («Go»). Sémantiquement beaucoup plus en retenue que ses prédécesseurs dans la proposition de mettre le feu, avec ce petit «Go» presque timide, Worshipers use de la litote tant il intègre pourtant si bien l'équipe des groupes précités dans la grosse volonté de t'en quicher plein les oreilles jusqu'à plus soif. De la grosse rythmique electro et drum'n'bass en pleine poire, renforcée d'une guitare agressive et de textes plutôt en mode slogans scandés que chantés.

Pour leur premier LP (après 2 EPs en 2014 et 2017), le duo drômois composé de Ghislain à la batterie et Markness sur tout le reste (guitare, claviers, chant), ne fait pas dans la demi-mesure, et n'impose aucun répit tout le long des 10 tracks de l'album. Pas de repos pendant la grosse demi-heure de ce Like a daemon, majoritairement instrumental, même si on pourra croiser Matt Campbell des métalleux d'Anna venu poser sa voix sur «Trouble». Alors il faut se méfier de ce sobre «Go» lâché en liminaire, car une fois la galette enclenchée, c'est une sensation de se retrouver avec une meute à tes trousses et la nécessité jouissive de te mettre à galoper pour intégrer le flux qui te pousse au cul. A l'instar de The Prodigy, La Phaze ou ATR, Worshipers rentre dans la catégorie des bidouilleurs de machines qui savent pousser le drum kit dans ses retranchements, sans oublier de rajouter quelques cordes agressives, qu'elles soient vocales ou de guitare. Allez Go !

■ Eric

FAKE NAMES

FAKE NAMES

(Epitath)

Fakes names, premier album du groupe éponyme, est le disque que j'ai le plus écouté depuis le début du déconfinement. Et certainement celui que je vais préférer cette année. Cet album, d'un peu moins de trente minutes pour dix titres, est envoûtant. Il est aussi et surtout superbe. Il caresse le sublime et s'approche de la perfection. Rien que ça.

Mais faisons les présentations : Fake Names, c'est LE «supergroupe» (punk) rock du moment. Il réunit en son sein Dennis Lyxzen, hurleur de Refused, la paire de guitaristes Brian Baker (Minor Threat, Dag Nasty, Bad Religion) / Michael Hampton (S.O.A., Embrace), Johnny Temple (Girls Against Boys) et Matt Schulz (Enon, Holy Fuck) pour le basse/batterie. Putain de line-up. Le genre de band un peu louche dont j'attends personnellement peu de choses. Mais la curiosité l'a emporté et je ne me suis pas fait prier pour enclencher le mode «play» pour faire défiler le disque pour la première fois. Une opération que j'ai renouvelée plusieurs dizaines de fois depuis.

Car Fake Names, pour un premier tir, a mis sur orbite un disque d'une intelligence et d'un raffinement rares. Je te l'accorde, les musiciens composant ce groupe ne sont pas des lapins de six semaines, mais l'alchimie du quintet est tout simplement surprenante et bouleversante. Il plane sur ce disque un léger spleen, une douce mélancolie et des sentiments amers savamment contrebalancés par mélodies pop et des guitares lumineuses. Dès «All for sale», le ton est donné : tout est simple, sans artifice, avec des riffs efficaces et un refrain déjà inoubliable. Dennis Lyxzen, dans un registre plus posé qu'avec Refused< /rubrique>, est magistral dans son rôle. Le morceau est parfait, et neuf autres du même calibre vont se suivre sans que la qualité s'en ressente. Avec les oiseaux composant Fake Names, on pouvait légitimement s'attendre à du punk rock à fond les ballons, à de la noise atypique ou à du punk hardcore allumé. Il n'en est rien : les rythmes sont mid tempo, le chant jamais excessif, et la production résolument pop est scintillante. Que ce soit pour «Driver», «Being them» et biens d'autres, chaque refrain me procure une excitation et une chair de poule caractéristiques des disques qui me font vibrer. Et même quand le rythme s'accélère («Lost cause» est bien l'œuvre d'un musicien de Bad Religion !) Et point besoin de distorsion à outrance ou de structures compliquées pour toucher mon petit cœur de rockeur : la formule magique de Fake Names est bien suffisante pour ne pas me laisser indifférent. Le format «court» des chansons (moins de 3 minutes) permet d'aller à l'essentiel, et plus qu'un musicien en particulier, c'est bien l'œuvre d'un groupe en entier qu'il convient de saluer en applaudissant des deux mains. Car pondre dix tubes intemporels n'est clairement pas donné à tout le monde. À l'image de sa musique, l'artwork du groupe est sombrement lumineux et quand on s'autorise à penser dans les milieux autorisés que le groupe pourrait tourner en France avec Burning Heads, tu comprendras que je ne peux être qu'aux anges !

■ Gui de Champi

NEW FAVOURITE

NEW FAVOURITE

(Blodd Blast)

Ce qui se passe à Vegas reste à Vegas. Par contre, ce qui peut se passer un soir de concert en République Tchèque entre As We Draw et The Prestige (deux groupes qui ne te sont pas inconnus si tu lis nos pages avec assiduité) peut se retrouver gravé sur un EP sous le nom de New Favourite. Car ce groupe, comprenant des membres de ces deux formations, vient de concrétiser une réelle envie de sortir de leur quotidien musical. Et le résultat est explosif.

En dix-huit (trop courtes) minutes et cinq titres au compteur, New Favourite impose, avec son premier EP, son rock empreint de punk et de hardcore comme une nouvelle valeur sûre de la scène alternative française. N'ayant rien à envier de ce qui peut se faire outre-Manche ou au-delà de l'Atlantique, j'ai à peine le temps de digérer ces cinq bombes que je me projette déjà dans les futurs concerts (snif) et le premier album longue durée (hope). Car oui, je suis comme ça : quand un disque me botte dès la première écoute, j'en redemande, et au plus vite. Car comment ne pas succomber au son costaud (merci Amaury Sauvé), aux mélodies imparables, aux voix torturées et inspirées et, surtout, à la qualité de ces compos qui font mouche à tous les coups ? «Tape worms» est une succession de riffs coups-de-poing, «Holy eyes» rappelle les belles heures de l'indie grungy rock avec des guitares accordées très bas, «Lust fiend» aurait pu faire les belles heures d'un groupe de stoner/desert rock, tandis que «(Yeah these ain't no) love killers» enfonce le clou avec son refrain déjà inoubliable, et «Neons» achève l'auditoire avec son basse/batterie pachydermique et ses guitares assourdissantes. Pincez-moi, je crois rêver ! Franchement, on est pas loin de la perfection, et en cinq titres, New Favourite écrase la concurrence (quelle concurrence ?) avec ses titres en mode marteau-piqueur, composés avec malice et bon goût. Ramasse tes dents et on reparle quand tu veux.

■ Gui de Champi

KARRAS

NONE MORE HERETIC

(Verycords)

Un sample, un riff et c'en est terminé du calme, de la douceur et de la volupté, bienvenue chez Karras qui expédie des torgnoles comme tu bouffes du riz, sans compter les grains. Au compteur, la moyenne affiche deux minutes au titre et 140 mandales, bref, on ne traîne pas en route et ici les meilleures idées sont comme les meilleures plaisanteries, courtes, tu kiffes le riff, ok, on le joue quelques fois, on fait un break, on le rejoue plus vite, on claque un roulement, tu remets un coup de growl et on enchaîne sur un autre morceau. Violent et expéditif, le trio parisien fait honneur au death (la grande époque du chant grave légèrement à l'arrière-plan) et au grind (mais une version sérieuse car ce n'est pas un simple défoulement) avec un son très très lourd et un chant caverneux audible.

Si le genre a largement été défriché, on peut rapprocher les auteurs de None more heretic de ces groupes qui ont mis la Haine en initiale comme Napalm Death, Nailbomb ou Nasum, et si on va chercher plus loin sur tel ou tel aspect de leur musique (qui puise un peu aussi dans le rock ou le punk) on peut citer d'autres références comme Entombed, Misery Index, Cattle Decapitation, Cannibal Corpse, Brujeria et même Clearcut. Et malgré cette liste (bien longue, j'ai écouté deux morceaux le temps de l'écrire), rien ne ressemble déjà à Karras qui trouve sa singularité dans le son de la gratte de Yann, le chant de Diego et les variations de tempo d'Etienne. En plus, les loustics se payent le luxe de ne traiter que d'un sujet (la mort est-elle une fin ?), ils ne sont vraiment pas venus ni pour déconner ni pour perdre leur temps. Pourtant, ils le prennent parfois sans perdre leur côté rageur, «Litany for the lost souls» démontre qu'on peut faire mal sans tout saccager (et j'adore les effets de la stéréo) tandis que «The end of all happy ending» offre un dernier râle en mode sludge dégueulasse. Allier le death au grind tout en écrivant des morceaux accrocheurs et identifiables, c'est un petit exploit, rares sont les groupes à pouvoir le réussir, Karras est de ceux-là.

PS : A part ces lignes bonus, j'ai réussi à chroniquer ce premier opus de Karras sans citer Mass Hysteria, AqME et L'exorciste, ça aussi c'est un exploit.

■ Oli

Deliverance

KARRAS/DELIVERANCE

NOTRE TRADITIONNELLE «INTERVI OU» EST UN PETIT PEU MODIFIÉE SPÉCIALEMENT POUR ÉTIENNE, À LA FOIS BATTEUR DE KARRAS ET GUITARISTE DE DELIVERANCE ! AVEC UNE GROSSE PARTIE OÙ LE «OU» SE RÉSUME À UNE RÉPONSE ENTRE «DELIVERANCE OU KARRAS ?» ET MÊME S'IL AVAIT LE DROIT À TROIS JOKERS (SES AUTRES GROUPES À SAVOIR FREITOT, AQME ET GRYMT), IL N'EN A PAS UTILISÉ UN SEUL !

Quel album a été le plus difficile à terminer ?
Les deux albums ont été assez faciles et très agréables à faire. Mais Deliverance a pris plus de temps : les titres sont plus longs, nous avons testé pas mal de nouvelles choses notamment avec les claviers et l'ensemble est beaucoup moins punk que Karras. Donc je vais répondre Deliverance, rien que pour la charge de travail qui était forcément plus conséquente que pour l'album de Karras qui est plus concis et «sale».

Qui est le plus impacté par le confinement ?
J'ai envie de te dire les deux. D'autant plus que les deux groupes ont sorti leurs albums respectifs autour de cette période du confinement, ce qui nous a un peu coupé l'herbe sous les pieds. Les deux groupes devaient aussi se produire au Hellfest cette année, d'autres concerts ont été également annulés... Ça n'a pas été très agréable forcément mais en tout cas, on est rassurés du côté du Hellfest, puisque normalement nous sommes programmés l'an prochain. On a eu quand même plein de promo : j'ai l'impression d'avoir été très sollicité par les médias rock et métal pendant le confinement, et les albums de Karras et de Deliverance ont reçu des retours incroyablement positifs. Maintenant, tout le monde a subi un coup dur pendant cette période, alors je ne vais pas pleurer sur mon sort !

Qui a les parties batteries les plus sympas à jouer ?
Trop facile : je suis batteur dans Karras et guitariste dans Deliverance... Donc je réponds Karras ! Plus sérieusement, je m'amuse plus à la batterie lorsque je joue des choses assez soutenues, donc je m'éclate à blaster ma batterie dans Karras. Dans Deliverance c'est plus posé, plus lourd sans doute, et cela correspond parfaitement au jeu de Fred Quota, le batteur du groupe, qui est vraiment idéal dans ce rôle et qui est devenu une pierre angulaire de Deliverance avec ce nouvel album.

Qui a les parties guitares les plus sympas à jouer ?
Comme je suis guitariste de Deliverance, j'ai envie de te répondre... Deliverance ! Mais je pense que ça doit être super jouissif de jouer de la guitare dans Karras : les riffs sont hyper directs, rentre-dedans et sans chichis. Dans Deliverance, on a plein de parties différentes, avec des sons qui changent, des moments très fragiles qui demandent de ne pas se louper sous peine d'avoir l'air d'un guignol... C'est un peu moins confort peut-être :)

Qui a le plus de boulot en production ?
Deliverance demande plus de temps en prod c'est sûr, ne serait-ce qu'en raison de la durée des morceaux et la recherche dans les ambiances. Karras est plus instinctif et direct, ce qui rend le projet aussi extrêmement fun à travailler. Cela demande vraiment deux manières de travailler bien distinctes.

Qui a le producteur le plus investi ?
Les deux mon général ! Je me donne à fond dans chacune de mes prods, que ce soit pour les projets dont je fais partie ou non. Je me dois d'être impliqué à chaque fois de la même manière et de tout mettre en œuvre pour que le groupe (et moi-même) soit content du résultat. C'est vraiment indispensable à mes yeux : la musique c'est ma vie, et je ne peux pas m'imaginer prendre ça à la légère quel que soit le projet.

Qui passe le plus de temps en répèt' ?
On répète probablement un peu plus souvent

avec Karras, mais les répétitions de Deliverance sont bien plus longues. Je te laisse arbitrer entre durée et intensité...

Qui a le meilleur visuel ?
J'adore les deux évidemment, d'autant plus que c'est ma femme qui les a réalisés ! J'ai peut-être un petit faible pour le visuel de Deliverance, que je trouve vraiment glacé et sublime, à la croisée des genres.

Qui a le nom d'album le plus simple à comprendre ?
Sans doute Karras. Mais c'est trop facile puisque le titre de l'album de Deliverance est quand même vraiment dur à retenir sans s'emmêler les pinceaux !

Qui a les meilleurs textes ?
Deliverance sans doute. Pierre accorde une attention toute particulière à l'écriture de ses textes. Ils sont méticuleusement travaillés, reflètent des parties très complexes de sa personnalité, de ses tourments et de ce qui l'entoure. C'est d'ailleurs ce qui les rend passionnants et si poétiques. Les textes de Karras sont beaucoup plus simples et directs, et reflètent essentiellement notre envie de tabasser le plus possible !

Qui aura le meilleur spot au Hellfest en 2021 ?
Karras doit jouer le samedi matin, Deliverance le dimanche. Je pense que les gens auront peut-être un peu plus d'énergie le samedi. Mais qui sait? Le public du Hellfest est tellement fou qu'on peut s'attendre à tout !

En bonus, des «OU» plus classiques :
Burt Reynolds ou Jason Miller ?
Jason Miller, je le trouve beaucoup plus complexe et touchant.

John Boorman ou William Friedkin ?
Que ce soit avec «Deliverance» ou «L'exorciste», le résultat est le même : ça fait froid dans le dos !

Cinéma ou canapé ?
Canapé, définitivement. Je ne supporte plus le cinéma, tu tombes toujours (ou presque) sur quelqu'un qui va te gâcher ta séance...

Clip de «Afterlife» ou pas de clip ?
«Afterlife» bien sûr ! J'adore ce clip et je tiens à saluer et remercier Clém de Hangman's Chair pour ce travail d'enfer. Avec Deliverance, on n'a pas dit notre dernier mot, on est évidemment sur un projet de clip. Malheureusement, le confinement est arrivé au mauvais moment, mais ça va venir et ça sera superbe.

Memories of a Deadman ou Mass Hysteria ?
J'apprécie les deux, mais je réponds Mass Hysteria : c'est un grand groupe qui a marqué l'histoire du métal en France, et ce sont aussi mes potes depuis près de 20 ans. Aujourd'hui, je suis heureux et me sens privilégié de jouer, partager la scène et créer de la musique avec Yann au sein de Karras.

Deadlight Records ou Verycords ?
Je vais répondre Deadlight car il est normal de soutenir les plus petits labels. D'autant plus qu'Alex est aux côtés de Deliverance depuis le premier album, c'est quelqu'un de bien et d'authentique qui agit pour son label avec son cœur et ses tripes. Je sais qu'il a décidé de mettre un terme à Deadlight Records, ce que je trouve évidemment dommage car il va manquer à la scène française. En tout cas, il peut être fier de ce qu'il a accompli.

À la maison ou sur scène ?
J'adore la scène, mais la vraie vie c'est quand même la maison et la famille. En revanche, sans scène, on serait quand même un peu moins heureux...

Merci Etienne mais aussi à Elodie (Agence Singularités pour Deliverance) et Sabrina (Verycords pour Karras).

■ Oli

Karras

DANS L'OMBRE : PR

En ces temps difficiles pour les indépendants qui vivent de leur passion, la rédaction du W-Fenec a décidé de faire un petit geste pour montrer son soutien. On a donc décidé d'offrir une pleine page aux «PR» avec qui nous travaillons régulièrement pour y faire leur promotion. Ces petites sociétés de «relations publiques» assurent le lien entre les groupes et les médias et ont vu leurs activités ralentir avec le report de nombreuses sorties.

On a envoyé le même mail à toutes, et dans les pages suivantes, tu trouveras donc leur «publicité», tu peux les zapper mais on te conseille quand même de leur prêter attention car sans eux, le monde de la musique ne serait pas le même. Merci pour eux.

Singularités
AGENCE ATYPIQUE
DE RELATIONS PUBLIQUES
Augmentez votre visibilité par les médias
PROMOTION D'ARTISTES & FESTIVALS • MARKETING • MANAGEMENT
www.agencesingularites.fr
Ils nous font confiance
Igorrr • Nostromo • Hangman's Chair • Motocultor festival & many more…
© Photo : @adambentleydesign • Adam Bentley

DOMINO MEDIA GROUP

L'ALTERNATIVE DIGITALE AUX LABELS TRADITIONNELS,
AGENCES DE PROMO ET MANAGEMENT

COILGUNS - DIRTY SOUND MAGNET - RORCAL

STEREOTYPICAL WORKING CLASS

DARIUS - LETHVM - CATCHLIGHT - PERSEIDE - MONTECHARGE

THE KOMPRESSOR EXPERIMENT - ZÖÉ - THE ONE ARMED MAN

OBSIDIAN - DSM - UNBURNT - BEYOND REMAINS - MANS 'N SIN - FACING THE ENEMY

FIELDS OF NAECLUDA - PROHIBITION DEAD - DIZORDER

INFO@DOMINOMEDIAGROUP.EU DOMINOMEDIAGROUP

À JETER PROM

À JETER SUR LA VOIX PUBLIQUE

PRESS TEAM

Relations presse
Partenariats
Encarts pub

WEB TEAM

Community management
Newsletters
Live media

STREET TEAM

Lille-Lyon
Nantes-Paris
Toulouse

/ AJeterProm

ONE LIFE ALL-IN

Cover artwork by Dave Gough - Photo by Sylvain Mestre

NEW EP!!!

The American-French band is back with a new EP including 6 songs mixing Hardcore, Punk, Metal and Rock!

"Intense Old School Hardcore with melody and MUCH more. Turn it up to 11!"
- Nigel Tufnel (Spinal Tap)

GET YOUR CD OR DOWNLOAD AT
ONELIFEALLIN.BANDCAMP.COM
Facebook.com/onelifeallin

REPLICA PROMOTION

BANZAÏ LAB

SENBEÏ & JULIEN MARCHAL SONT

SLUMB

« CONTEMPLATIF ET IMMERSIF,
CET EP NOUS LAISSE DANS UN ÉTAT PARALLÈLE
COMME SI NOUS RÊVIONS ÉVEILLÉS »
LITZIC

« SLUMB, C'EST DEUX ARTISTES ÉPANOUIS
DANS LEURS PROPRES SPÉCIALITÉS QUI ONT DÉCIDÉ
DE S'ALLIER POUR OFFRIR UNE MUSIQUE
TOUT À FAIT UNIQUE »
LE TYPE

PREMIER EP *RESET*
DISPONIBLE EN STREAMING & DIGITAL

AFX HYAKU

LA TÊTE DE L'ARTISTE

AGENCE DE COMMUNICATION
COMPLÈTEMENT ROCK

latetedelartiste.com

Nos sorties du moment :

Dätcha Mandala
« Hara », 5 juin
Heavy rock
MRS Red Sound / Idol

Daniel Jea
« À l'instinct, À l'instant », 12 juin
Rock en français
Siparka / Inouie

Attaché de presse spécialisé **Rock**, tous médias : web, presse, radio, télé. En moyenne, sur une période de 4 mois, **La Tête de l'Artiste** apporte environ 100 résultats : diffusions radios, playlists, articles, interviews, chroniques…

Notre mot d'ordre : **Grandir ensemble !** avec une relation au quotidien.

Nous mettons aussi en relation les groupes de notre roster pour les faire jouer ensemble en concert, les faire partager des expériences et savoirs, c'est en cela que nous cherchons à aller toujours plus loin !

Nos références : **Toybloïd**, **Dätcha Mandala**, **The Hyènes**, **Parlor Snakes**, **Fabulous Sheep**, **STEVE AMBER**…

ELLIE PROMOTION

Relations Presse - Edition Musicale - Distribution

Dévouée au développement et à l'avenir de la scène indépendante.

CONSCIENCE

Promotion - Distribution physique

Conscience présente son 3ème album ! Malgré le Covid19, le disque est disponible en magasin depuis le 12 juin. Un nouvel opus prog aux tendances parfois jazz qui saura ravir tous les fans du genre.
A découvrir sur scène à partir de septembre !

DUALITY

Promotion - Distribution digitale

Entre 2018 et 2019, DUALITY s'est fait repérer par de nombreuses sorties de clip. Il est temps aujourdhui de découvrir le produit fini : ELEMENTS, leur nouvel EP.
Duality est un groupe de Metal moderne, dont la musique se rapproche de l'univers de Textures, Tesseract ou Fire from the Gods.

HEVIUS

Promotion - Distribution physique - Distribution digitale

Venu du 77, HEVIUS fait du Heavy Metal. Des archéologues prétendent que le groupe descendrait directement d'IRON MAIDEN...mais les néo-historiens le situeraient plutôt dans la lignée de FREEDOM CALL et GLORYHAMMER...

En 2020, armé de son nouvel album "Millénaire", HEVIUS se lance à la conquête de la scène Metal francophone !

ELFIKA

Promotion - Conseil en management

"Secretum Secretorum" marque un tournant majeur dans la carrière d'Elfika. Production, mix et mastering ont été assurés par Didier Chesneau.

On retrouve également Anthony Parker (Heavenly, Fairyland) sur l'ensemble des parties guitares ainsi que la chanteuse Constance Amelane (Attraction Theory, Whyzdom, Elferya) aux chœurs et backing vocal.

DREADFUL HIPPIES

Promotion - Edition Musicale - Dsitribution physique

Un opus voguant dans le rock 90's avec une touche moderne, mélangeant les moments forts d'un rock intense et entrainant.
Cet album continue le voyage introspectif d'un être humain qui prend conscience de ses émotions à travers ses expériences de vie et son environnement.

RAGARAJA

Promotion - Edition Musicale - Distribution physique

RÂGARÂJA c'est de la colère froide sur disque et au format MP3.
Un style hybride, issu dûne relation incestueuse entre une poésie brutale et un metal moderne en français, dense, acéré et nuancé de mélodies aériennes.
En somme un Baudelaire des temps modernes en transe, plongé dans une fosse déchaînée.

team@ellie promotion.fr

Depuis 2014, Ellie Promotion a accompagné un peu plus de 50 groupes dans leurs projets de sorties d'album. En fonction de vos besoins Ellie Promotion propose aussi bien de l'Edition musicale (gestion de droits d'auteurs) que de la distribution en magasin (via Season Of Mist) et digitale (Spotify, Deezer etc...) en plus de relations presse.

AU SERVICE DE LA CURIOSITÉ DEPUIS 2006

Une équipe de passionnés qui vous accompagne
de la **stratégie de communication**,
à la **visibilité** auprès des médias.
(Radio / Presse / TV / Web)

WWW.MATHPROMO.COM

MATH PROMO

AGENCE DE COMMUNICATION INDÉPENDANTE

ALBUMS

TOURNÉE

DIGITAL

SINGLE CLIP / EP

FESTIVAL

Copyright Laurent Besson - Caribou Photo

VERSARI

NOUVEL ALBUM

SOUS LA PEAU

"Leur troisième album impressionne" (Rock & Folk)
"L'oeuvre la plus aboutie de Versari" (Magic)
"Un condensé de ce qui se fait de mieux actuellement (et depuis des plombes) en matière de rock tempétueux" (Addict-Culture)

EN CONCERT

VENDREDI 30 OCTOBRE 2020

PARIS - LA BOULE NOIRE

(+ Le Grand Sombre + Katzkab)

Photo : Renaud de Faville

IL Y A 10 ANS... NADA SURF

If I had a hi-fi
(Mardev Records)

Le voilà ! L'album de reprises annoncé depuis la fin de l'année dernière par Nada Surf pointe le bout de son nez sous l'étiquette-maison Mardev Records. Coutumier du fait, le plus français des groupes New-Yorkais montrait déjà sur ses albums précédents un soupçon d'envie de faire revivre des classiques (ou pas) tels que «l'aventurier» d'Indochine ou «au fond du rêve doré» de Françoise Hardy pour le côté français mais également «Black & white» de The dB's ou «Why are you so mean to me ?» de Vitreous Humor pour les formations étatsuniennes. Et pour tout vous dire, j'aurais presque pu me faire avoir en pensant qu'il s'agissait bel et bien là d'un nouvel album 100% Nada Surf tant les arrangements des morceaux portent la marque des américains.

12 titres sont au menu donc douze artistes ou formations, pour la plupart inconnus du grand public excepté les «new wavers» de Depeche Mode avec leur fameux tube «Enjoy the silence», la britannique Kate Bush et peut-être Coralie Clément («oui, mais elle, c'est parce qu'elle a un grand frère connu» me dit-on dans l'oreillette) pour celles et ceux qui s'intéressent un minimum à la chanson française. Je le disais donc, ce If I had a hi-fi aurait pu être la suite logique de Lucky. Logique car il faut bien l'admettre, Nada Surf stagne musicalement depuis Let go. C'est un fait, la bande à Matthew Caws semble bien s'être définitivement arrêté sur le créneau de la power-pop à trois accords (j'exagère mais on n'en est pas loin) et des ballades romantiques et n'a vraiment plus rien à prouver. Vous ne trouverez donc pas de titres suant le rock au grand dam des fans de la première heure. L'intérêt de ce dernier petit plaisir réside justement dans l'exercice de la reprise. Notons que Nada Surf n'a pas choisi l'évidence dans la sélection de ses artistes, sauf peut-être pour «Enjoy the silence» maintes et maintes fois remaniées (notamment par Mike Shinoda de Linkin Park ou par Lacuna Coil dans Karmacode). Mélomanes dans l'âme, l'éclectisme est donc de mise et la variété des morceaux fait que ce disque est un cran au-dessus de Lucky. Et c'est également une bonne occasion d'attirer notre curiosité sur des formations jeunes (The Soft Pack), vieilles (Moody Blues) ou vraiment undergound (les espagnols de Mercromina). Nada Surf étant un groupe quasiment francophile, nous aurions pu nous attendre à écouter plus d'une chanson en langue française mais seule Coralie Clément avec «Bye bye beauté» vient s'introduire dans cette playlist. Pas vraiment étonnant quant on sait que le bassiste Daniel Lorca est (a été ?) le compagnon de la belle et qu'il a participé à l'élaboration de Bye bye beauté (il lui donne d'ailleurs la réplique sur la très douce «Mais pourtant») sorti en 2005.

Le trio, avec la complicité de leur ami et pianiste Louie Lino, redonne un peu de fraicheur à tous ces morceaux et d'une manière irréprochable. On n'efface tout de même pas dix-huit ans de carrière d'un claquement de doigt !

■ Ted

W(ho's next)-FENEC

VERTIGE

SLUMB

ATTIC TED

SPOOK THE HORSES

EVERYTHING EVERYTHING

STAZMA THE JUNGLECHRIST

NOISS

THE ANIMEN

MATT COSTA

TISIPHONE

QUIETUS

...

0720